

Carl von Clausewitz

Principes Fondamentaux de stratégie militaire

MILLE . ET . UNE . NUITS

Table des Matières

Grégoire Chamayou
© Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard,
octobre 2006 pour la présente édition.
978-2-755-50222-0

Traduction de l'allemand, notes et postface de

Couverture de
Olivier Fontvieille

CARL VON CLAUSEWITZ
n° 514



Texte intégral

La présente édition a été établie d'après :

« *Die Wichtigsten Grundsätze des Kriegführens zur Ergänzung meines Unterrichts bei Sr. königlichen Hoheit dem Kronprinzen* » (1812), in *Hinterlassene Werke des Generals Carl von Clausewitz über Krieg und Kriegsführung*, dritter Band, Berlin, F. Dümmler, 1834, pp. 210-262.

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com

CARL VON CLAUSEWITZ

Vie de Carl von Clausewitz

1780. Naissance de Clausewitz à Burg, le 1er juin. Son père, soldat de métier, vétéran d'Iéna et de Waterloo, parvient difficilement à subvenir aux besoins de ses six enfants.

1792. Clausewitz devient, à douze ans, porte-enseigne dans le régiment d'infanterie du prince Ferdinand.

1793. Son régiment marche sur le Rhin. Clausewitz est fait officier lors du siège de Mainz.

1795. Suite à la paix de Bâle, Clausewitz retrouve sa garnison et commence à se former, en autodidacte, à la théorie de la guerre. Il est marqué par sa lecture des écrits militaires de Frédéric II de Prusse.

1801. Clausewitz est admis à l'École militaire de Berlin. Ses capacités intellectuelles attirent l'attention du stratège Scharnhorst, dont il devient le protégé.

1803. Sur les recommandations de Scharnhorst, Clausewitz devient aide de camp du prince Auguste de Prusse.

1806. Le prince capitule à Prenzlau. Clausewitz est fait prisonnier à ses côtés. Il est détenu à Nancy, puis en Suisse.

À sa libération, Clausewitz se fait étudiant. Il suit à Berlin les cours du philosophe kantien Kiesewetter, dont la méthode dialectique laissera de fortes empreintes sur sa pensée.

1809. Clausewitz devient chef de bureau au ministère de la Guerre, sous les ordres directs de Scharnhorst.

1810. Clausewitz, qui donne déjà des cours à l'École militaire, est chargé de l'instruction militaire du prince héritier. Il se marie avec la comtesse Marie von Brühl.

1812. Opposé à l'alliance que la Prusse conclut avec Napoléon, Clausewitz prend congé de l'armée prussienne et entre au service de la Russie. Nommé adjudant du général Phull, il conseille le tsar Alexandre dans sa stratégie contre la Grande Armée. Il participe aux batailles de Witebsk, de Smolensk et de la Moskowa, mais sans jamais occuper de poste de commandement. Sa timidité, dit-on, le rendait peu apte à la direction des troupes.

1814. Après l'armistice, il se met à nouveau au service de la Prusse. À la reprise des hostilités, il devient chef d'état-major du troisième corps d'armée.

1818. Clausewitz devient directeur de l'École militaire générale à Berlin. Il se consacre alors à la rédaction sa grande œuvre, *De la guerre*, qui ne sera publiée qu'après sa mort par les soins de son épouse.

1830. Clausewitz est nommé inspecteur de l'artillerie, sur proposition du prince Auguste de Prusse.

1831. Clausewitz meurt le 16 novembre du choléra à Breslau.

« *Les principes fondamentaux de la conduite de la guerre,*
pour servir de complément à mon cours
auprès de Son Altesse Royale le Prince héritier. »

Principes fondamentaux de stratégie militaire

Bien qu'ils soient le fruit d'une mûre réflexion et d'une étude approfondie de l'histoire de la guerre, ces principes ont été rédigés au fil de la plume et, sous cette forme, ils ne sauraient résister à une critique serrée. Du reste, seuls les objets les plus importants ont été retenus ici parmi une foule d'autres. C'était la condition nécessaire pour parvenir à une certaine brièveté. Ces principes visent donc moins à prodiguer à Votre Altesse Royale une instruction militaire complète qu'à stimuler sa propre réflexion et à lui servir par la suite de fil conducteur.

I - Principes pour la guerre en général

1 L'objectif principal de la théorie de la guerre est certes d'obtenir une suprématie de forces et d'avantages physiques sur les points décisifs ; cependant, lorsque cela n'est pas possible, la théorie apprend aussi à faire entrer en ligne de compte les facteurs moraux : tabler sur les erreurs probables de l'ennemi, sur l'impression que peut faire sur lui un coup d'audace, etc., et anticiper même sur notre propre désespoir. Tout cela ne sort absolument pas du domaine de l'art de la guerre et de sa théorie, celle-ci n'étant en effet rien d'autre qu'une réflexion rationnelle sur toutes les situations susceptibles de se produire à la guerre. Il faut penser le plus souvent aux plus dangereuses de ces situations afin de pouvoir se familiariser le plus possible avec elles. C'est ainsi que se prennent des résolutions héroïques, fondées sur des mobiles rationnels, qui ne se laisseront pas ébranler le moment venu par de froides arguties.

Si quelqu'un ose présenter les choses autrement à Votre Altesse Royale, ce n'est qu'un pédant, dont les conseils ne peuvent que vous nuire. Vous vous rendrez un jour clairement compte que cette façon de voir est la seule qui puisse vous tirer d'affaire dans les grands moments de la vie, au milieu du tumulte de la bataille, lorsque vous avez cruellement besoin d'aide et que l'aride pédanterie des nombres ne vous est d'aucun secours.

2 Naturellement, à la guerre, on cherche toujours à mettre de son côté les chances de succès en misant sur certains avantages physiques ou moraux. Mais ce n'est pas toujours possible, et on doit souvent entreprendre quelque chose *contre* la probabilité, et c'est à vrai dire le cas lorsqu'*on ne peut rien faire de mieux*. Céder ici au désespoir serait nous priver de notre réflexion rationnelle au moment précis où elle nous est le plus nécessaire, alors que tout semble s'être ligué contre nous.

Par conséquent, même si la probabilité de succès nous est défavorable, il ne faut pour autant regarder l'entreprise comme impossible ou déraisonnable ; elle sera toujours raisonnable à partir du moment où nous ne pouvons rien faire de mieux et où nous faisons du mieux que nous pouvons avec les moyens limités qui sont les nôtres.

La difficulté en pareil cas est de ne pas perdre son calme et sa fermeté, deux qualités que la guerre met toujours à l'épreuve en premier en de telles circonstances, et sans lesquelles les plus brillantes qualités de l'esprit ne servent à rien : il faut donc se faire à l'idée de périr avec honneur. Il faut nourrir continuellement cette pensée en soi-même, s'habituer complètement à elle. Soyez-en convaincu, Noble Seigneur, rien de grand ne peut être accompli à la guerre sans une ferme résolution, même lorsque les choses se présentent bien et, à plus forte raison, lorsqu'elles prennent mauvaise tournure.

Frédéric II a souvent dû avoir cette idée à l'esprit pendant ses premières guerres en Silésie ; c'est bien parce qu'il s'était accoutumé à cette pensée qu'il osa, lors de la mémorable journée du 5 décembre, lancer une attaque contre les Autrichiens à Leuthen[a], et pas du tout parce qu'il était convaincu que l'ordre de bataille oblique qu'il avait choisi lui permettrait à coup sûr de battre les Autrichiens.

3 Entre toutes les opérations que vous pouvez choisir de mener dans un cas précis, entre toutes les mesures que vous êtes susceptible de prendre, vous avez toujours le choix entre une option plus audacieuse et une option plus prudente. Certains pensent que la théorie conseille toujours l'option la plus prudente ; c'est faux ; si la théorie avait un conseil à donner, la nature de la guerre voudrait qu'elle conseille l'option la plus décisive et, par conséquent, la plus audacieuse ; mais la théorie s'en remet ici à la décision du commandant en chef, qui choisira en fonction de son propre courage, de son esprit d'entreprise, de la confiance qu'il a en lui-même. Choisissez donc vous-même selon votre force intérieure, mais n'oubliez pas qu'aucun grand commandant en chef n'est devenu ce qu'il est sans audace.

II. Tactique ou doctrine du combat

La guerre consiste en une combinaison multiple de combats particuliers. Or, bien que cette combinaison puisse être sage ou déraisonnable et que cela conditionne grandement le résultat, c'est d'abord le combat lui-même qui a la plus grande importance. Car seule une combinaison de combats heureux peut donner de bons résultats. À la guerre, le plus important reste donc l'art de vaincre son adversaire dans le combat. Votre Altesse Royale ne saurait consacrer trop d'attention et trop de réflexion à cette idée. Les principes que je pense être les plus importants sont les suivants :

1. **Principes généraux** A. *Pour la défensive*

1 Pour la défensive, il faut garder ses troupes à couvert le plus longtemps possible. Comme, hormis le moment où l'on passe soi-même à l'attaque, on peut toujours être attaqué, et comme on est par conséquent toujours sur la défensive, il faut toujours autant que possible se mettre à couvert.

2 Ne pas engager toutes ses troupes dans le combat à la fois. Ce serait la fin de toute sagesse dans la conduite du combat ; car seules les troupes que l'on a en réserve sont encore à même de changer la tournure du combat.

3 Se préoccuper peu ou pas du tout de la longueur du front, étant donné que c'est là quelque chose d'indifférent en soi, et que la profondeur de la position (c'est-à-dire le nombre de corps de troupes que l'on peut disposer l'un derrière l'autre) diminue à proportion que le front s'étire. Les troupes que l'on garde à l'arrière restent disponibles et peuvent être utilisées aussi bien pour alimenter le combat sur des positions déjà établies que pour ouvrir de nouvelles positions à côté des premières. Ce point découle du précédent.

4 Comme, lorsqu'il attaque une partie de notre front, l'ennemi cherche aussi en général à nous déborder et à nous cerner, les corps d'armée qui restent à l'arrière sont destinés à le contrer, et donc à contrebalancer les éventuels appuis que l'ennemi peut trouver dans certains obstacles du terrain. Ces corps peuvent davantage le faire dans cette position que s'ils étaient alignés avec les autres pour prolonger le front, car, dans ce cas, l'ennemi pourrait facilement les tourner eux-aussi. Cela est également une remarque liée au deuxième point.

5 Lorsqu'on laisse beaucoup de troupes à l'arrière, seule une partie des troupes doit être placée directement derrière le front ; l'autre devant être laissée à l'arrière sur les flancs.

Si l’on adopte cette dernière position, on peut prendre à son tour sur leurs flancs les colonnes ennemies qui cherchent à nous tourner.

6 Un principe capital est de ne jamais rester complètement passif, mais de contre-attaquer, de front et sur les côtés, lorsque l’ennemi nous attaque. On ne se défend donc en ligne que pour pousser l’ennemi à déployer ses forces offensives avant de passer soi-même à l’attaque avec d’autres troupes que l’on s’est réservées à l’arrière. Comme Votre Altesse Royale l’a dit si justement un jour, l’art des retranchements ne doit pas servir au défenseur à se barricader plus sûrement, comme derrière un rempart, mais à attaquer plus victorieusement l’ennemi – c’est précisément ce qu’il faut retenir de la défense passive : elle n’est jamais qu’un moyen pour se lancer à l’assaut de l’ennemi à mon avantage, dans la région que je me suis choisie d’avance, dans laquelle j’ai disposé mes troupes, et que j’ai préparée à ma guise.

7 Cette espèce de défensive offensive peut être lancée soit lorsque l’ennemi m’attaque effectivement, soit lorsqu’il entame sa marche contre moi. Aussi peut-elle se dérouler comme suit : je retire mes troupes lorsque l’ennemi s’apprête à attaquer, je l’attire ce faisant sur un terrain qui lui est étranger, où je fonds alors sur lui de tous côtés. Dans tous ces cas de figure, c’est la formation de combat en profondeur qui est la plus appropriée, c’est-à-dire la formation de combat dans laquelle seuls les deux tiers ou la moitié de l’armée, voire moins, sont au front, tandis que le reste est en arrière, en ligne et sur les flancs, caché autant que faire se peut ; ce qui explique le caractère infiniment important de cette espèce de formation.

8 Par conséquent, si je dispose de deux divisions, je préfère les placer l’une derrière l’autre plutôt que l’une à côté de l’autre ; si j’en avais trois, j’en placerais *au moins* une à l’arrière ; si j’en avais quatre, probablement deux ; et si j’en

avais cinq, au moins deux à l’arrière, et dans certains cas trois, etc.

9 Sur les points où l’on reste passif, il faut utiliser l’art du retranchement, mais seulement avec des ouvrages individuels, clos, et avec de très forts profils.

10 Lorsqu’on esquisse son plan d’attaque, il faut se fixer un grand but: l’attaque d’une grande colonne ennemie et la victoire totale. Si l’on se fixe un petit but, alors que l’ennemi en poursuit un grand, on sera évidemment trop court. Cela revient alors à jouer des écus contre des sous.

11 Une fois que l’on s’est fixé un grand but dans son plan défensif (l’anéantissement d’une colonne ennemie, etc.), il faut le poursuivre avec la plus haute énergie, en y mettant ses ultimes forces. Dans la plupart des cas, l’assaillant poursuivra son propre but sur un autre point ; tandis que nous nous abattons sur son aile droite, il cherchera à remporter des avantages décisifs avec son aile gauche. Or, si nous nous relâchons plus tôt que l’ennemi, si nous poursuivons notre intention avec moins d’énergie que lui, il atteindra totalement son but, il remportera complètement l’avantage, tandis nous n’aurons poussé le nôtre qu’à moitié. Il obtiendra ainsi la suprématie et, par là, la victoire, tandis que nous devrons voir s’envoler l’avantage que nous avions à moitié obtenu. Si Votre Altesse Royale lit attentivement les batailles de Ratisbonne[b] et de Wagram[c], la chose lui apparaîtra vraie et importante.

Dans les deux cas, l’empereur Napoléon attaqua avec son aile droite en cherchant à résister avec l’aile gauche. L'archiduc Charles[d] fit exactement la même chose. Mais le premier le fit avec toute sa résolution et toute son énergie, tandis que le second était indécis et s’arrêtait chaque fois à mi-course. Avec la partie victorieuse de son armée, il ne remportait que des avantages insignifiants, tandis que l’empereur Napoléon remportait dans le même temps au point opposé des avantages qui s’avérèrent *décisifs*.

12 Permettez-moi de rappeler à nouveau ces deux derniers principes. Combinés, ils donnent ce qu'il faut considérer comme la première cause de victoire dans l'art militaire d'aujourd'hui, à savoir : « Poursuivre un grand but décisif avec énergie et ténacité. »

13 Il est vrai que, en cas d'insuccès, le péril s'en trouve grandi ; mais, redoubler de prudence aux dépens du but, ce n'est pas de l'art, ce n'est qu'une fausse prudence, qui, comme je l'ai déjà dit dans mes principes généraux, est contraire à la nature de la guerre : pour de grandes fins, à la guerre, il faut risquer gros. La juste prudence consiste en ceci : lorsqu'on prend un risque à la guerre, il ne faut pas négliger, par paresse, inertie et légèreté, de rechercher et d'appliquer des moyens propres à ne pas nous affaiblir dans la poursuite de notre but. Telle est la prudence de l'empereur Napoléon, que l'on n'a encore jamais vu, par prudence, poursuivre de grands buts timidement et à moitié.

*

* *

Si vous pensez, noble seigneur, aux quelques batailles défensives qui ont été gagnées dans l'histoire, vous verrez que les plus belles d'entre elles ont été conduites conformément à l'esprit des principes exposés ici, car c'est précisément de l'histoire de la guerre que sont tirés ces principes.

À Minden, le duc Ferdinand[e] fit soudainement irruption sur un champ de bataille où l'ennemi ne l'attendait pas, et passa à l'attaque alors qu'il se défendait passivement derrière ses retranchements à Tannhausen.

À Rossbach[f], Frédéric II se jeta sur l'ennemi en un point et à un moment où il n'était pas attendu.

À Liegnitz[g], les Autrichiens trouvèrent dans la nuit le roi dans une toute autre position que celle dans laquelle ils l'avaient vu le jour précédent ; il fondit avec son armée au grand complet sur

l'une des colonnes ennemies et la battit avant que les autres aient pu se porter au combat.

À Hohenlinden, Moreau avait cinq divisions sur son front et quatre dans son dos et sur ses flancs[h]. Il tourna l'ennemi et fondit sur la colonne avec son aile droite avant même qu'elle n'ait eu le temps d'amorcer son attaque.

À Ratisbonne, le maréchal Davout[i] se défend passivement, tandis que Napoléon attaque avec l'aile droite les 5e et 6e corps et les défait complètement.

À Wagram, c'était à proprement parler les Autrichiens qui étaient les défenseurs ; cependant, comme ils attaquèrent l'Empereur le deuxième jour avec le gros de leurs troupes, on peut considérer que ce dernier aussi fut le défenseur. Avec son aile droite, il attaqua les Autrichiens par la gauche, les tourna et les battit, sans se préoccuper de la faiblesse de son aile gauche, postée le long du Danube (elle se composait d'une seule division) ; grâce à de fortes réserves (formation en profondeur), il empêcha que la victoire de l'aile droite autrichienne n'eût d'incidence sur la victoire qu'il remporta à Russbach. Il reprit Aderklaa avec ces réserves.

Les principes ci-dessus ne sautent pas clairement aux yeux dans toutes les batailles mentionnées, mais toutes sont bien cependant des cas de défense active.

La mobilité de l'armée prussienne sous Frédéric II fut pour lui un moyen de victoire, sur lequel nous ne pouvons plus compter, puisque les autres armées sont au moins aussi mobiles que nous. D'un autre côté, le mouvement tournant était moins généralisé en ce temps-là et on était par conséquent moins obligé d'adopter une formation plus en profondeur.

* *

*

B. *Pour l'offensive*

1 On cherche à assaillir un point de la position ennemie, c’est-à-dire une partie de ses troupes (une division, un corps) avec une suprématie écrasante, tout en maintenant le reste de ses troupes dans l’incertitude (en l’occupant à autre chose). C'est le seul moyen, à puissance égale ou inférieure, de combattre en position de suprématie, et donc d’avoir une probabilité de succès. Lorsqu’on est très faible, il ne faut employer que très peu de troupes pour occuper l’ennemi sur d’autres points, afin d’être aussi fort que possible sur le point décisif. Il est incontestable que Frédéric II n’a gagné la bataille de Leuthen que parce qu’il avait massé sa petite armée à un seul endroit, et qu’il était très concentré par rapport à l’ennemi.

2 On porte le choc principal contre une aile ennemie en l’attaquant par-devant et sur son flanc, ou alors en la tournant complètement et en arrivant par-derrière. Ce n’est que si l’on triomphe de l’ennemi en le délogeant de sa ligne de retraite que l’on obtient un grand succès.

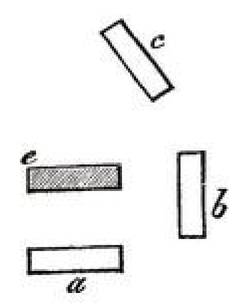
3 Même si l’on est en position de force, il ne faut cependant choisir qu’un seul point sur lequel porter le choc principal, afin de concentrer d’autant plus de force sur ce point. En effet, les cas sont rares où il est possible d’encercler complètement une armée, ce qui présupposerait une suprématie physique ou morale énorme, mais on peut chasser l’ennemi de ses lignes de retraite à partir d’un simple point sur ses flancs, et cela peut suffire à remporter de grands succès.

4 En général, l’élément capital est la certitude (la haute probabilité) de la victoire, c’est-à-dire la certitude de chasser l’ennemi du champ de bataille. C'est ce que doit viser le plan de bataille, car il est facile de rendre décisive une victoire non décisive que l’on a déjà remportée en mettant beaucoup d’énergie dans la poursuite du combat.

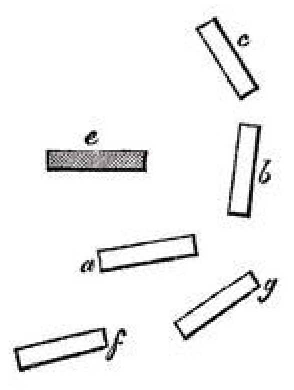
5 On cherche à assaillir concentriquement l’ennemi sur l’aile où on l’attaque avec la force principale, c’est-à-dire de telle

sorte que ses troupes se voient agressées de tous côtés. À supposer même que l'ennemi ait suffisamment de troupes à sa disposition pour faire front de tous les côtés, dans de telles conditions, les troupes se découragent plus facilement, elles souffrent davantage, elles arrivent en ordre dispersé, etc., bref, on a l'espoir de les faire plier plus tôt.

6 Cet enveloppement de l'ennemi oblige l'attaquant à davantage développer ses forces que le défenseur.



Si les corps a, b, c doivent assaillir concentriquement la partie e de l'armée ennemie, il faut naturellement les placer côte à côte. Mais ce développement de nos forces sur le front ne doit jamais s'étendre au point de nous empêcher de conserver des réserves significatives. Ce serait là commettre la pire erreur, et, si l'adversaire est un tant soit peu préparé pour faire face à un mouvement tournant, nous irions droit à la défaite.



Si a, b, c sont des corps qui attaquent la partie e, il faudra par conséquent des corps f et g en réserve à l'arrière.

Avec cette formation en profondeur, on est en mesure d'alimenter sans cesse les points attaqués en lançant de nouvelles attaques, et si nos troupes sont battues sur l'extrémité opposée, on n'est pas obligé de se retirer tout de suite, parce que l'on dispose d'autres effectifs pour affronter l'ennemi. Ce fut le cas des Français à la bataille de Wagram. L'aile gauche qui se trouvait en face de l'aile droite autrichienne le long du Danube était extrêmement faible et fut d'ailleurs totalement battue. Même le centre, à Aderklaa, n'était pas très fort et il fut mis à genou par les Autrichiens dès le premier jour de la bataille. Mais cela n'eut aucun effet: l'Empereur avait une telle profondeur sur son aile droite, avec laquelle il attaquait la gauche autrichienne de front et de flanc, qu'il repoussa les Autrichiens vers Aderklaa avec une puissante colonne de cavalerie et d'artillerie à cheval, et qu'il put, là, sinon les battre, du moins les arrêter.

7 Comme dans la défensive, il faut aussi viser dans l'offensive une partie de l'armée ennemie, dont la défaite confère des avantages décisifs.

8 Comme dans la défensive, il ne faut pas ici lâcher prise avant d'avoir atteint son but, ou bien de n'avoir plus aucun moyen d'y parvenir. Si le défenseur est actif lui aussi, il nous attaquera sur d'autres points, et nous ne pourrons remporter la victoire que si nous le surpassons en énergie et en audace. S'il est passif, nous ne serons pas de toute façon en grand danger.

9 Il faut absolument éviter les longues lignes de troupes d'un seul tenant, car elles obligent à des attaques parallèles qui ont aujourd'hui perdu de leur efficacité.

Les différentes divisions mènent leurs attaques séparément, mais néanmoins selon des décisions venues d'en haut, et, partant, agissant de concert. Or, comme une division (8 000 à 10 000 hommes) n'est jamais formée d'un seul rang,

mais de deux, voire trois ou même quatre, ce seul fait implique qu'il ne peut plus y avoir de longue ligne continue.

10 Il ne faut pas chercher à coordonner les différentes attaques des divisions et des corps d'armée en les dirigeant à partir d'un seul point, en voulant les maintenir coûte que coûte en lien les unes avec les autres afin qu'elles s'alignent exactement l'une avec l'autre, etc., et ce malgré le fait qu'elles soient éloignées les unes des autres, voire séparées par l'ennemi. C'est une manière erronée, une mauvaise façon de faire pour exécuter l'action d'ensemble, qui nous met à la merci de mille contingences, qui empêche de ne jamais rien accomplir de grand, et dont on peut donc être certain qu'elle nous fera battre à plates coutures par un adversaire vigoureux.

La bonne façon de faire consiste à indiquer à chaque commandant de corps d'armée, ou de division, la direction principale de sa marche, à lui donner l'ennemi pour cible et la victoire pour but.

Chaque commandant de colonne reçoit donc l'ordre d'attaquer l'ennemi là où il le trouve, et de toutes ses forces. Il ne faut pas le tenir pour responsable du succès de l'opération, car cela conduit à l'indécision ; mais il est responsable du fait que son corps d'armée participe au combat de toutes ses forces, prêt à tous les sacrifices.

11 Un corps autonome, s'il est bien organisé, peut résister un certain temps (quelques heures) à l'attaque la plus écrasante et ne sera donc pas anéanti en un instant ; même si le combat a été engagé beaucoup trop tôt, et à supposer même que ce corps d'armée soit battu, cela n'aura cependant pas été en pure perte pour le tout ; l'ennemi aura déployé sa force et l'aura brisée contre ce corps, ce qui donnera aux corps d'armée restants une occasion avantageuse de passer à l'assaut.

On verra plus loin comment un corps doit être organisé à cette fin.

Ainsi donc, pour obtenir la communauté d’action des différentes forces, il faut que tous les corps jouissent d’une certaine autonomie, mais que chacun cherche l’ennemi et l’attaque sans reculer devant aucun sacrifice.

12 L'un des plus importants principes de la guerre offensive est de surprendre l’ennemi. Plus l’attaque se produit de façon inattendue, plus on aura une chance de succès. La surprise que le défenseur peut produire par la dissimulation de ses mesures, par la formation dissimulée de ses troupes, l’attaquant ne peut l’obtenir que par une marche d’approche imprévue.

Mais la chose s’est cependant faite très rare dans les guerres modernes. Cela tient en grande partie au perfectionnement des dispositifs de sécurité et à l’accélération de la conduite de la guerre, de sorte que les longues suspensions des opérations qui pouvaient autrefois engourdir l’un des protagonistes, donnant ainsi l’occasion à l’autre de lancer un assaut impromptu contre lui, sont devenues rares aujourd’hui.

Dans ces circonstances, outre les authentiques assauts nocturnes (comme à Hochkirch[j], qui restent toujours possibles, on ne peut plus surprendre l’ennemi qu’en amorçant une marche de repli sur le côté ou vers l’arrière, avant de revenir brusquement vers lui ; ou bien encore, lorsqu’on vient de loin, en arrivant beaucoup plus rapidement que ce à quoi l’ennemi pouvait s’attendre, grâce à un déploiement exceptionnel d’efforts et d’activité.

13 L'attaque-surprise proprement dite (nocturne comme à Hochkirch) est la plus appropriée lorsqu’on veut tenter quelque chose avec une toute petite armée ; mais pour l’attaquant, qui connaît moins bien la région que le défenseur, ce type d’attaque est tributaire de nombreux

aléas. Moins on connaît précisément la région et les dispositions de l'ennemi, plus la part de ces *aléas* augmente, c'est pourquoi ce genre d'attaque ne fait figure dans de nombreuses situations que de moyen désespéré.

14 Dans ces attaques, il faut que le dispositif soit encore plus simple et encore plus concentré qu'en plein jour.

2. Principes pour l'emploi des troupes

1 Si donc on ne peut se passer des armes à feu (et pourquoi en porterait-on, si l'on pouvait s'en pas-ser ?), c'est avec elles qu'il faut ouvrir le combat, et la cavalerie ne doit pas entrer en action avant que l'infanterie et l'artillerie aient causé beaucoup de dégâts à l'ennemi. Il en ressort :

a qu'il faut placer la cavalerie derrière l'infanterie,

b qu'il ne faut pas employer la cavalerie à la légère pour entamer le combat. C'est seulement dans les cas où des désordres chez lui, ou bien une retraite rapide de sa part, donnent un espoir de succès, que l'on doit foncer hardiment sur l'ennemi avec la cavalerie.

2 Le feu de l'artillerie est beaucoup plus efficace que celui de l'infanterie. Une batterie de huit pièces de six occupe à peine le tiers du front d'un bataillon, elle ne mobilise même pas le huitième des hommes que compte un bataillon, et sa puissance de feu est sans doute pourtant deux à trois fois plus efficace. En revanche, l'artillerie a le désavantage de ne pas être aussi mobile que l'infanterie. Cela est même vrai de l'artillerie à cheval la plus légère, car elle ne peut pas être utilisée sur n'importe quel sol, comme l'infanterie. On doit donc masser dès le départ l'artillerie sur les positions les plus importantes, parce qu'elle ne peut, comme l'infanterie, aller se concentrer sur ces points au fur et à mesure du combat. Une grande batterie de

vingt à trente pièces s’avère la plupart du temps décisive pour la position sur laquelle elle se trouve.

3 À partir des éléments qui viennent d’être exposés, et d’autres, qui vont de soi, on tire un certain nombre de règles pour l’emploi des différentes armes :

a On engage le combat avec l’artillerie, en commençant même tout de suite par le gros des troupes ; on ne garde en réserve des troupes d’artillerie à cheval et d’artillerie à pied que dans le cas où l’on dispose d’un très fort effectif. On a ensuite besoin d’une concentration massive de l’artillerie sur un point. Une grande batterie de vingt à trente canons permet de défendre le point principal ou de bombarder la partie de la position ennemie que l’on veut prendre d’assaut.

b On recourt ensuite principalement à l’infanterie légère – tirailleurs, chasseurs ou fusiliers – afin de ne pas mettre trop de forces en jeu dès le départ ; on cherche d’abord à éprouver ce que l’on a en face de soi (car il est rare que l’on puisse précisément le deviner à l’avance), on attend de voir la tournure que prend le combat, etc.

Lorsque cette ligne de feu nous permet de maintenir un équilibre face à l’ennemi et que rien ne presse, on aurait tort de se hâter d’engager le reste de ses forces : on gagne à user autant que possible l’ennemi au combat.

c Si l’ennemi engage une telle masse de troupes que notre ligne de feu doive céder, ou bien si nous n’avons plus le temps de tergiverser, nous faisons alors avancer une ligne d’infanterie au complet, qui se déploie à environ cent à deux

cents pas de l’ennemi et qui, au choix, ouvre le feu ou charge.

d Telle est la principale destination de l’infanterie ; mais, si notre formation est disposée en ordre suffisamment profond pour qu’il nous reste encore une ligne d’infanterie en colonnes de réserve, on peut alors s’estimer maître du combat sur ce point. Cette seconde ligne d’infanterie ne doit être déployée autant que possible qu’en colonnes pour porter le coup décisif.

e Lors du combat, la cavalerie se tient au plus près possible derrière les troupes combattantes, à une distance qui lui évite de subir de lourdes pertes, c’est-à-dire hors de portée du feu de la mitraille et du mousquet. Mais on doit toujours l’avoir sous la main, afin que chaque succès qui se présente dans le combat puisse être rapidement mis à profit.

4 En suivant plus ou moins précisément ces règles, on garde en vue le principe suivant, dont je ne saurais assez souligner l’importance :

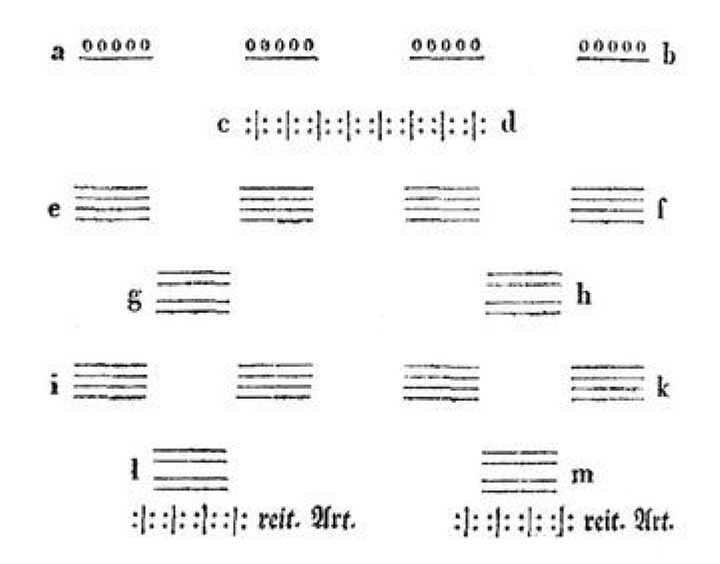
Ne pas engager dans le jeu toutes ses forces à la fois au petit bonheur la chance, ce qui reviendrait à se dessaisir de tout moyen de diriger le combat ; fatiguer autant que possible son adversaire avec des forces en petit nombre, et se conserver une masse décisive pour le dernier moment décisif. Cette masse décisive, une fois engagée, elle doit être dirigée avec la plus grande audace.

5 Un ordre de bataille, c’est-à-dire un mode de formation des troupes avant et pendant le combat, doit être instauré pour toute la campagne ou pour toute la guerre. Cet ordre de bataille se met en place par défaut dans tous les cas où le temps manque pour prendre une disposition spéciale. Il

doit donc être avant tout calculé pour la défensive. Cet ordre de bataille imposera dans l'armée un certain *modus* dans la façon de combattre, ce qui est à la fois très indispensable et très salutaire, parce qu'il est toujours inévitable qu'une grande partie des généraux subalternes et des autres officiers qui se trouvent à la tête de détachements plus petits n'ait pas de connaissance particulière en matière de tactique, ni même de prédispositions particulières pour la guerre.

Il en résultera donc un certain méthodisme, qui suppléera à l'art, là où celui-ci fait défaut. Ma conviction est que c'est là avant tout ce qui se passe dans les armées françaises.

6 D'après ce que j'ai dit de l'emploi des armes, cet ordre de bataille serait à peu près le suivant pour une brigade :



a-b est la ligne d'infanterie légère qui ouvre le combat, qui sert dans une certaine mesure d'avant-garde sur un terrain accidenté ; vient ensuite l'artillerie c-d, à placer en formation sur des points avantageux ; tant qu'elle n'est pas postée, elle reste derrière la première ligne d'infanterie ; e-f est la première ligne d'infanterie, destinée à se déployer dans la bataille et à ouvrir le feu – ici 4 bataillons – ; g-h est une paire de régiments de cavalerie ; i-k est la

deuxième ligne d'infanterie, mise en réserve, destinée à porter le coup décisif dans le combat ; l-m est sa cavalerie.

On s'appuiera sur les mêmes principes pour donner une formation similaire à un corps plus imposant. Du reste, il n'est absolument pas essentiel que l'ordre de combat soit exactement celui-là ou qu'il soit légèrement différent, du moment que l'on suit les principes mentionnés ci-dessus. Ainsi, par exemple, la cavalerie g-h peut, dans la formation ordinaire, se trouver à côté de la ligne l-m, et on ne la placerait en avant que dans certains cas particuliers, par exemple s'il arrivait qu'elle se trouve trop en arrière dans cette position.

7 L'armée se compose d'une multitude de pareils corps autonomes avec leur général et leur état-major. Ils seront disposés les uns à côté des autres et les uns derrière les autres, comme cela a été dit dans les principes généraux pour le combat. Il faut encore faire remarquer quelque chose ici : si l'on ne manque pas d'effectif de cavalerie, on peut se constituer une réserve spéciale de cavalerie, qui stationnera naturellement en arrière, et dont les fonctions sont les suivantes :

a Lorsqu'on prend l'ennemi au moment où il se retire du champ de bataille, il faut charger et attaquer la cavalerie qui couvre sa retraite. Si on défait la cavalerie ennemie à ce moment-là, on obtiendra inévitablement de grands succès par la suite, à moins que l'infanterie ennemie ne fasse des prouesses de bravoure. De petites escouades de cavalerie ne seraient pas appropriées ici.

b Lorsque l'ennemi est pris, même sans avoir été battu, sur un mouvement de repli, ou bien lorsqu'il continue à se retirer le lendemain d'une bataille perdue, il faut accélérer la poursuite. La cavalerie avance plus rapidement que

l'infanterie et fait une impression plus imposante sur des troupes qui se retirent. Or, la poursuite est la chose la plus importante dans la guerre, juste après le fait de battre l'ennemi.

c Lorsqu'on veut tourner l'ennemi en grand (stratégiquement) et que l'on doit donc utiliser une arme qui avance plus vite compte tenu du détour, on se sert de cette réserve de cavalerie.

Pour que ce corps obtienne une autonomie relativement plus grande, il faut lui adjoindre une masse significative d'artillerie à cheval ; la combinaison de plusieurs armes ne peut en effet que fournir une force plus grande.

8 L'ordre de bataille concernait le combat ; il correspondait donc au déploiement des troupes.

Quant à l'ordre de marche, il est pour l'essentiel le suivant :

a Chaque corps autonome (brigade ou division, comme on voudra) a sa propre avant-garde et sa propre arrière-garde, en plus de sa propre colonne ; mais cela n'empêche pas que plusieurs corps peuvent marcher les uns derrière les autres sur une même voie et donc former, dans une certaine mesure, une même colonne.

b Les corps avancent selon l'ordre de bataille général ; ils avancent en gardant la même position que celle qu'ils occupent au repos l'un à côté de l'autre et l'un derrière l'autre.

c L'ordre, au sein du corps, reste toujours invariablement le suivant : l'infanterie légère forme l'avant-garde et l'arrière-garde, à laquelle on adjoint un régiment de cavalerie, ensuite vient l'infanterie, puis l'artillerie et enfin le reste de la cavalerie.

Cet ordre reste le même, soit que l’on s’avance en direction l'ennemi – c’est alors en soi l’ordre naturel –, soit que l’on avance parallèlement à lui – les éléments qui étaient placés les uns derrière les autres dans la formation initiale avancent alors les uns à côté des autres. S'il fallait se déployer, on aurait toujours le temps de dégager la cavalerie et le deuxième rang sur la droite ou sur la gauche.

3. Principes pour l’utilisation du terrain

1 Le terrain (le sol, la région) présente deux avantages dans la conduite de la guerre.

Le premier est qu’il offre des obstacles à l’accès, qui rendent impossible l’avancée de l’ennemi sur un point, ou qui l’obligent à ralentir sa marche, à rester en colonnes, etc.

Le second est que les obstacles nous permettent de positionner nos troupes en les dissimulant.

Les deux avantages sont très importants ; mais le second me semble plus important que le premier ; du moins se présente-t-il plus fréquemment que le premier, car on trouvera toujours dans la plupart des cas, même dans la contrée la plus désolée, des endroits permettant de se mettre plus ou moins à couvert.

On ne connaissait autrefois que le premier de ces deux avantages et on utilisait peu le second. Aujourd’hui, la grande mobilité de toutes les armées fait que l’on peut moins se servir du premier et que, précisément pour cette raison, on est obligé d’avoir d’autant plus fréquemment recours au second. Le premier de ces deux avantages n’est effectif qu’à la défensive, tandis que l’autre l’est à l’offensive et à la défensive.

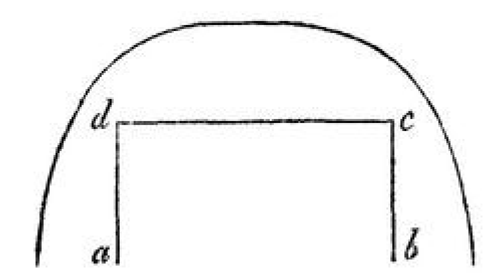
2 Le terrain considéré comme obstacle à l'accès joue surtout un rôle par rapport aux points suivants :

a en tant qu'appui sur les flancs, b) en tant que renfort sur le front.

3 Pour servir d'appui sur les flancs, il faut que l'obstacle soit complètement infranchissable : un grand fleuve, un lac, un marais infranchissable… Mais les obstacles de ce type sont rares, et c'est la raison pour laquelle un appui parfaitement sûr pour les flancs est quelque chose de rare, et à vrai dire encore plus aujourd'hui qu'hier, parce que l'on est plus mobile, que l'on ne reste pas aussi longtemps qu'autrefois sur une même position, et que l'on doit par conséquent occuper un plus grand nombre de positions sur le théâtre de guerre.

Si l'obstacle à l'accès n'est pas complètement infranchissable, ce n'est pas à proprement parler un point d'appui pour le flanc, mais un simple point de renfort. Il faut placer les troupes derrière lui pour en faire un véritable obstacle.

Il est certes toujours avantageux de se protéger de cette façon sur son flanc, parce qu'on utilise alors moins de troupes ; mais il faut se garder de deux choses : premièrement, de se fier trop complètement à la solidité de ce type de protection de ses flancs au point de ne pas prévoir une forte réserve à l'arrière en cas de nécessité ; deuxièmement, de s'entourer d'obstacles de ce genre sur ses deux ailes. En effet, puisqu'ils ne protègent jamais parfaitement, ces obstacles ne rendront pas tout combat impossible sur les flancs, mais ils conduiront en revanche à une situation défensive hautement désavantageuse, car nous empêcheront nous-mêmes de passer aisément à une défense active sur une aile et nous pousseront à nous défendre dans la plus défavorable des configurations avec les flancs a-d, c-b.



4 Ces dernières considérations nous ramènent à la formation en profondeur. Moins sûrement on peut appuyer ses flancs, plus il faut avoir de corps derrière soi pour pouvoir tourner la partie l'ennemi qui est destinée à nous tourner.

5 Tous les types de terrains qui ne peuvent pas être franchis de front, toutes les localités, toutes les parcelles clôturées avec des haies et des fossés, les prairies marécageuses, et, enfin, les promontoires, pour peu qu'ils soient un tant soit peu pénibles à gravir, relèvent de cette sorte d'obstacle, à savoir ceux qui peuvent certes être franchis, mais seulement au prix d'un effort, avec lenteur, et qui donnent par conséquent une plus grande force de combat aux troupes qui s'abritent derrière eux. Les forêts ne relèvent de cette catégorie que si elles sont très touffues et marécageuses. Une forêt ordinaire, taillée en futaie, est aussi facile à traverser que la plaine. Mais, concernant les forêts, il ne faut pas oublier qu'elles cachent l'ennemi. Si on y entre soi-même, ce désavantage affecte alors les deux partis ; mais cela est très dangereux, et ce serait donc une grave erreur que d'avoir des forêts sur son front ou sur ses flancs : cela ne doit se produire que si, et seulement si, il n'y a qu'un très petit nombre de voies pour les traverser. Des abattis disposés à cet effet ne sont pas d'un grand secours, car il est très facile de les enlever.

6 On conclut de tout cela qu'il faut utiliser les obstacles du terrain sur un flanc, afin de pouvoir exercer une forte résistance avec relativement peu de troupes pendant que

l'on mène l'offensive prévue sur l'autre flanc. Il est très opportun de doubler ces obstacles naturels avec des retranchements, parce que, si l'ennemi franchit l'obstacle, nos faibles troupes seront protégées derrière ces retranchements contre un assaut écrasant et contre un revirement trop soudain.

7 Sur le front, en défensive, tout obstacle pouvant servir d'obstacle à l'accès est de la plus grande valeur.

C'est pour cette seule et unique raison que l'on se poste sur toutes sortes de promontoires. Car une position surélevée n'a souvent aucune influence et, dans la plupart des cas, aucune influence importante sur l'efficacité des armes. Lorsque nous sommes placés en hauteur et que l'ennemi doit gravir péniblement la pente pour approcher, il avance lentement, il arrive en ordre dispersé, avec des forces épuisées ; autant d'avantages qui deviennent décisifs, à bravoure et à force égales par ailleurs. Il ne faut pas en particulier négliger l'effet moral d'un assaut mené à toute allure. Le soldat qui charge s'étourdit lui-même face au danger, tandis que celui qui fait du surplace perd sa présence d'esprit. Placer l'infanterie et l'artillerie sur des promontoires est donc toujours très avantageux.

Si la pente du promontoire est à ce point escarpée, ou son versant à ce point vallonné et irrégulier que l'on ne puisse pas le couvrir efficacement de ses tirs, ce qui n'est que trop souvent le cas, il ne faut pas alors placer sa première ligne sur le rebord du promontoire – on y postera au mieux des tirailleurs –, mais disposer la ligne tout entière de telle sorte que l'ennemi, au moment même où il débouche sur la hauteur et se regroupe, se trouve pris sous le feu le plus efficace.

Tous les autres obstacles à l'accès, tels que les petites rivières, les torrents, les chemins creux, etc., servent à briser le front de l'ennemi ; celui-ci est obligé de se reformer de l'autre côté de l'obstacle et cela le retarde.

C'est pour cette raison qu’il faut prendre ces obstacles sous le feu le plus efficace. Ce feu le plus efficace est le tir de mitraille (entre 400 et 600 pas) s’il y a beaucoup d’artillerie, ou le tir de fusil (de 150 à 200 pas) s’il y a peu d’artillerie sur ce point.

8 Il y a donc une loi : tous les obstacles à l’accès destinés à renforcer notre front doivent être pris sous notre feu le plus efficace. Mais il est important de remarquer la chose suivante : on ne doit jamais faire consister toute la résistance sur ce point dans le feu seul, mais toujours avoir une partie significative de ses troupes (un tiers à la moitié) en colonnes, prêtes à se lancer dans un assaut à la baïonnette. Si nos effectifs sont faibles, il faut simplement placer la ligne de feu (tirailleurs et canons) à portée de tir de l’obstacle, et garder le reste des troupes en colonnes, autant que possible à couvert, entre 600 et 800 pas à l’arrière.

9 Une autre façon d’utiliser les obstacles à l’accès situés devant le front consiste à les laisser un peu plus en avant du front, de telle sorte qu’ils se trouvent seulement à portée efficace d’un tir de canon (de 1 000 à 2 000 pas) et que, lorsque l’ennemi les franchit avec ses colonnes, on assaille ces dernières de tous côtés.

(À Minden, le duc Ferdinand fit quelque chose de semblable.)

L'obstacle du terrain sert alors à se défendre activement, et cette défense active, que nous avons déjà évoquée précédemment, se déroule donc sur le front.

10 Jusqu’ici, les obstacles du sol et de la région ont été surtout considérés en tant que lignes continues par rapport à des positions plus vastes. Mais il est nécessaire d’ajouter quelque chose concernant les points particuliers.

Des positions particulières isolées ne peuvent en général être défendues que par des retranchements ou par un fort

obstacle de terrain. Il ne sera pas question ici des retranchements. Des obstacles de terrain qui doivent rester isolés ne peuvent être que :

a des hauteurs escarpées isolées.

Ici les retranchements sont indispensables dans tous les cas, parce que l'ennemi peut toujours avancer sur le défenseur avec un front plus ou moins grand, et que ce dernier sera donc en fin de compte toujours pris à revers, parce qu'on n'est quasiment jamais assez fort pour faire front de tous côtés.

b) des défilés.

Cette expression désigne toute voie étroite où l'ennemi ne peut passer que par un point. Relèvent aussi de cette catégorie les ponts, les digues, les gorges rocheuses escarpées, etc.

Pour l'ensemble de ces cas, de deux choses l'une : soit l'attaquant ne peut absolument pas contourner les points de passage, comme par exemple les ponts sur de grands fleuves, alors le défenseur peut disposer audacieusement tous ses hommes pour couvrir le plus efficacement possible de ses tirs le point de passage ; soit il est absolument sûr que l'obstacle empêchera un mouvement tournant, comme dans le cas des ponts sur de petits cours d'eau et de la plupart des défilés de montagne – il est alors nécessaire de réserver une partie significative (un tiers à la moitié) de ses troupes pour un assaut en rangs serrés.

c) des localités, des villages, des petites villes, etc.

Si les troupes sont très braves, si elles font la guerre avec enthousiasme, une défense dans les maisons – un moyen incomparable – devient

alors possible à très peu contre beaucoup. Mais, si on n'est pas sûr de chacun de ses hommes, mieux vaut alors n'occuper les maisons, les jardins, etc. qu'avec des tirailleurs, en bouchant les issues avec des canons, et mettre à couvert le gros des troupes restantes (de la moitié aux trois quarts), en colonnes compactes, postées à proximité, ou cachées en arrière, de manière à pouvoir fondre sur l'ennemi dès qu'il arrive.

11 Dans les grandes opérations, ces postes isolés servent d'avant-postes : il s'agit alors dans la plupart des cas moins d'assurer une défensive absolue que de simplement retenir l'ennemi, ou alors ce sont des points qui revêtent de l'importance dans les combinaisons que l'on a esquissées pour l'armée. Il est souvent nécessaire de tenir bon sur un point éloigné pour avoir le temps de développer les mesures de défense active que l'on a prévues. Mais, si le point est éloigné, il sera par là même isolé.

12 Il ne reste plus qu'à faire deux remarques concernant les points isolés. La première, c'est qu'il faut stationner derrière ces points des troupes prêtes à accueillir les détachements qui en seront chassés ; la seconde, c'est que celui qui intègre une telle défense dans la série de ses combinaisons ne doit pas trop y compter, quelle que soit la force de l'obstacle du terrain ; tandis que, au contraire, celui à qui on en a confié la défense doit avoir pris la résolution d'atteindre le but, même dans les pires conditions. Ici, un esprit de détermination et de sacrifice est nécessaire, qui ne peut trouver sa source que dans l'ambition et dans l'enthousiasme. On doit donc ici mettre à ce poste des hommes auxquels ces nobles facultés de l'âme ne font point défaut.

13 En ce qui concerne l'utilisation du terrain comme moyen pour dissimuler la configuration de notre armée et nos

marches d’approche, il n’est nul besoin de longues analyses.

On ne se place pas sur le promontoire que l’on veut défendre (comme cela s’est fait si souvent jusqu’ici), mais derrière ; on ne se place pas devant la forêt, mais dedans ou derrière ; et, dans ce dernier cas, à condition seulement de toujours pouvoir surveiller la forêt ou le bois. On garde ses troupes en colonnes pour pouvoir les mettre plus facilement à couvert ; on utilise les villages, les bosquets, toutes les courbures du terrain pour y abriter ses troupes ; on choisit la région la plus accidentée pour sa marche d’approche, etc.

Dans les pays habités, il n’y a quasiment aucune région dans laquelle une grande partie des troupes du défenseur ne puisse échapper aux regards grâce à une habile utilisation des obstacles. Mais, pour l’assaillant, dissimuler sa marche d’approche est devenu plus difficile dans la mesure où il est obligé de suivre les routes.

Il va de soi que, lorsqu’on utilise le terrain pour cacher ses troupes, cela doit se faire en accord avec les fins et les combinaisons que l’on s’est proposées ; cela implique donc aussi avant tout que l’on n’abandonne pas complètement l’ordre de bataille fixé, bien que l’on puisse s’autoriser de petites inflexions.

14 Si nous résumons tout ce qui a été dit jusqu’ici concernant le terrain, il en résulte que, pour le défenseur, c’est-à-dire pour le choix d’une position, les points les plus importants sont les suivants :

a appui d’un ou de deux flancs ;

b champ libre sur le front et sur les flancs ;

c obstacles à l’accès sur le front ;

d disposition des troupes à couvert. Ce à quoi il faut encore ajouter :

- e avoir dans son dos un terrain accidenté, parce cela complique la poursuite en cas de malheur ; mais pas de défilé trop proche (comme à Friedland[k], parce que cela arrête la marche et sème le trouble.

15 Il serait pédant de croire que tous ces avantages peuvent être réunis chaque fois pour toutes les positions que l'on occupe à la guerre. Toutes les positions ne sont pas de même importance : elles sont d'autant plus importantes qu'il est plus probable qu'on y sera attaqué. On ne cherche à atteindre tous ces avantages que pour les positions les plus importantes ; pour le reste, on le fait plus ou moins.

16 Pour l'attaquant, les considérations qu'il doit porter au terrain se ramènent pour l'essentiel à deux points principaux : ne pas choisir un terrain trop difficile pour le point d'attaque, mais choisir autant que possible pour l'approche la région où l'ennemi pourra le moins le dominer du regard.

17 Je termine ces remarques sur l'usage du terrain sur un principe qui est d'une extrême importance pour la défense et qu'il faut regarder comme étant la clé de voûte de toute la doctrine de la défensive, à savoir :

Ne jamais tout attendre de la force du terrain et, par conséquent, ne jamais se laisser entraîner à adopter une défense passive en raison d'un terrain fort.

Car, si le terrain est fort au point de rendre impossible à l'attaquant de nous en déloger, ce dernier cherchera à le contourner, ce qui est toujours possible, et ce qui rend alors superflu le fait même d'avoir le meilleur des terrains ; nous serons alors obligés de livrer bataille dans de tout autres conditions, dans une tout autre région, et il n'aura donc servi à rien d'avoir fait entrer la première position dans nos combinaisons. Mais, si le terrain n'est pas d'une telle force, une attaque y demeure alors possible, et les

avantages de ce terrain ne compenseront par conséquent jamais les inconvénients que présente une défense passive. Tous les obstacles du terrain ne doivent donc être utilisés que pour une défense partielle, afin d'exercer avec peu de troupes une résistance relativement grande et afin de gagner du temps pour l'offensive par laquelle on cherche à remporter la véritable victoire sur d'autres points.

III. Stratégie

Elle est la combinaison des différents combats qui composent la guerre en vue d'atteindre le but de la campagne et celui de la guerre.

Si l'on sait se battre, si l'on sait vaincre, il ne reste plus grand-chose à savoir. Car combiner ensemble des résultats heureux est chose facile, parce que c'est une simple affaire de jugement exercé, et que cela ne suppose plus, comme la direction du combat, de savoir particulier.

Les quelques principes qui interviennent en stratégie, qui reposent avant tout sur la constitution des États et des armées, peuvent donc être rappelés très brièvement pour l'essentiel.

1. Principes généraux

1 Il y a dans la conduite de la guerre trois fins principales :

- a vaincre et écraser la puissance armée de l'ennemi ;
- b entrer en possession des forces militaires mortes et des autres ressources de l'armée ennemie ;
- c gagner l'opinion publique.

2 Pour atteindre la première fin, on dirige toujours sa principale opération contre l'armée principale de

l'adversaire, ou bien en tout cas contre une partie très importante de la puissance ennemie ; il faut en effet avoir commencé à la battre pour pouvoir réussir à atteindre les deux autres fins.

3 Pour s'emparer des forces mortes de l'ennemi, on dirige ses opérations contre les points où ces forces sont le plus concentrées : capitales, entrepôts, grandes forteresses. C'est en cheminant vers ces objectifs que l'on rencontrera la principale puissance ennemie, ou bien une partie considérable de l'armée ennemie.

4 C'est grâce à de grandes victoires et à la prise de la capitale que l'on gagne l'opinion publique.

5 Le premier et le plus important principe que l'on doit se fixer pour atteindre de tels buts est le suivant : mobiliser *toutes* les forces qui nous sont données, avec la plus grande application. Faire preuve de mesure en la matière, c'est arrêter sa course avant le but. Même si le succès était à peu près probable en soi, ce serait cependant un suprême manque de sagesse que ne pas mettre la plus haute application à le rendre tout à fait *certain* ; car un tel effort ne peut jamais nuire. À supposer que le pays s'en trouve d'autant plus pressuré, il n'en résulte pas d'inconvénient, car cette pression n'en cessera que plus vite.

L'effet moral produit par ces préparatifs est d'une valeur infinie ; chacun est convaincu du succès : c'est le meilleur moyen pour donner un sursaut soudain à la nation.

6 Le deuxième principe est : concentrer autant que possible sa puissance là où les chocs principaux doivent se produire ; s'exposer à des désavantages sur d'autres points, afin d'être d'autant plus certain du succès sur le point principal. Ce succès vient compenser tous les autres insuccès.

7 Le troisième principe est : ne pas perdre de temps. Lorsqu'on ne retire aucun avantage particulièrement important du fait de temporiser, il importe de régler la chose aussi vite que possible. La rapidité aidant, cent mesures de l'ennemi sont étouffées dans l'œuf, et l'opinion publique bascule en notre faveur.

La surprise joue un rôle beaucoup plus important dans la stratégie que dans la tactique ; elle est le principe le plus efficace de la victoire : l'empereur de France, Frédéric II, Gustave-Adolphe, César, Hannibal, Alexandre doivent à leur rapidité les plus beaux rayons de leur gloire.

8 Enfin, le quatrième principe est : exploiter avec la plus haute énergie les succès que nous remportons.

Seule la poursuite de l'ennemi battu permet de récolter les fruits de la victoire.

9 Le premier de ces principes est au fondement des trois autres. À condition d'avoir suivi le premier principe, on peut prendre les plus hauts risques sans cependant mettre en péril tout ce que l'on a. Ce principe permet de reconstituer sans cesse de nouvelles forces derrière nous, et, avec de nouvelles forces, on peut faire face à toutes les avanies.

C'est en cela que consiste la seule prudence que l'on puisse qualifier de sage, et non pas dans le fait d'avancer à petits pas timorés.

10 À notre époque, de petits États ne peuvent pas mener de guerres de conquêtes. En revanche, pour la guerre défensive, même de petits États disposent de moyens infiniment grands. C'est la raison pour laquelle je reste fermement convaincu que celui qui déploie toutes ses forces pour pouvoir intervenir dans le combat avec des masses de troupes sans cesse renouvelées, qui met en œuvre tous les moyens de préparation envisageables, qui concentre ses forces sur le point principal, qui poursuit un

grand but en s’armant de détermination et d’énergie, celui-là a fait à peu près tout ce qui peut être fait pour la direction stratégique de la guerre et, s’il ne joue pas de malchance au combat, il sera infailliblement victorieux, dans la mesure où son adversaire restera toujours en deçà de cet effort et de cette énergie.

11 Pour ces principes, peu importe finalement la forme que prend la conduite des opérations. Je veux cependant essayer d’expliquer en quelques mots l’aspect le plus important de cette question.

En tactique, on cherche toujours à envelopper l’ennemi, et plus précisément à envelopper la partie de son armée contre laquelle on a dirigé l’attaque principale, ce qui tient d’une part au fait que l’action concentrique des forces de combat est plus avantageuse que l’action parallèle et, d’autre part, au fait que c’est la seule manière de déloger l’ennemi de son point de repli.

Si nous appliquons ici au théâtre de guerre de l’ennemi (donc aussi à son ravitaillement) ce qui, en tactique, vaut pour lui et pour sa position, les différentes colonnes ou les différentes armées qui sont censées envelopper l’ennemi seront dans la plupart des cas tellement éloignées l’une de l’autre qu’elles ne pourront pas vraiment participer au même combat. L'adversaire se retrouvera au beau milieu d’elles et pourra se tourner contre chaque corps l’un après l’autre, pour les battre séparément avec une seule et même armée. Les campagnes de Frédéric II en fournissent de bons exemples, en particulier celles de 1757 et de 1758.

Or, comme la chose principale, décisive, reste le combat, on risquerait, en manœuvrant ainsi de façon concentrique sans avoir une supériorité décisive, de perdre tous les avantages que l’enveloppement aurait dû nous procurer dans les batailles ; l’impact sur les ravitaillements de

l'ennemi ne se fait en effet sentir que très lentement, alors que, dans la bataille, la victoire se décide très vite.

En stratégie, donc, celui qui se trouve entre des forces ennemies est dans une meilleure position que celui qui entoure son adversaire, tout particulièrement à forces égales ou même inférieures.

Le colonel Jomini[l] a donc entièrement raison sur ce point et, si monsieur von Bülow[m] a cru démontrer le contraire avec tant de vraisemblance, c'est tout simplement parce qu'il a surestimé la rapidité des effets sur le ravitaillement et péchant ce faisant par légèreté, totalement négligé ce qu'il y a de fatal dans la victoire d'une bataille.

Pour couper l'ennemi de son point de repli, un mouvement stratégique tournant et enveloppant est du reste très efficace ; mais, comme on peut tout aussi bien atteindre ce but par le mouvement tournant tactique, le mouvement tournant stratégique ne sera par conséquent recommandé que si l'on a suffisamment le dessus (physiquement et moralement) pour rester assez fort sur le point principal, et pour pouvoir par conséquent se passer du corps qui sera détaché pour l'opération.

L'empereur de France ne s'est jamais laissé tenter par le mouvement tournant stratégique, bien qu'il ait eu si souvent et, pour tout dire, presque toujours, le dessus sur ses adversaires.

Frédéric II ne le fit qu'une seule fois en attaquant la Bohême en 1757. Il obtint ainsi, il est vrai, que la première bataille ne pût être engagée par les Autrichiens qu'à Prague ; mais à quoi lui servit donc la conquête de la Bohême jusqu'à Prague sans victoire décisive ? La bataille de Kollin[n] l'obligea à la restituer à l'adversaire, preuve que ce sont les batailles qui décident de tout. À Prague, il courait manifestement le danger d'être assailli par toute la puissance autrichienne avant de rejoindre Schwerin. Il ne

se serait pas exposé à ce danger s'il avait traversé directement la Saxe avec toute sa puissance. La première bataille aurait alors peut-être été livrée à Budin, sur l'Eger, et celle-ci aurait été tout aussi décisive que celle de Prague. La dislocation de l'armée prussienne pendant l'hiver en Silésie et en Saxe avait incontestablement fourni l'occasion pour cette approche concentrique. Il est important de remarquer que les mobiles de cette espèce sont dans la plupart des cas bien plus impérieux que les avantages liés à la forme du dispositif, car la facilité des opérations favorise leur rapidité, et la friction que comporte la gigantesque machine d'une puissance armée est déjà bien assez grande sans que l'on doive encore l'augmenter sans nécessité.

12 En vertu du principe que nous venons d'exposer – se concentrer autant que possible sur le point principal –, on ne se laissera pas entraîner à l'idée d'un mouvement enveloppant stratégique, et le dispositif de nos forces de combat en découlera de lui-même. C'est pourquoi j'ai pu dire que la forme de ce dispositif importait peu. Il y a cependant un cas où une action stratégique menée sur le flanc de l'ennemi peut conduire à de grands succès, équivalents au fait de remporter une bataille : c'est lorsqu'on se trouve dans une contrée pauvre où l'ennemi a amassé à grand-peine des magasins de vivres, de la conservation desquels ses opérations dépendent entièrement. Dans ce cas, il est parfois même recommandé, plutôt que de lancer sa puissance principale sur celle de l'ennemi, de marcher sur la base ennemie. Mais cela à deux conditions :

a que l'ennemi soit suffisamment éloigné de sa base pour que cela le force à opérer un repli significatif ;

b et que nous puissions entraver son approche dans la direction que suit sa marche principale

avec peu de troupes, en utilisant des obstacles naturels et artificiels, afin de l'empêcher d'y faire des conquêtes qui lui permettraient de compenser la perte de sa base.

13 Le ravitaillement des troupes est une condition indispensable à la conduite de la guerre et il a, de ce fait, une grande influence sur les opérations, d'abord en ce qu'il ne permet la concentration des masses que jusqu'à un certain degré et, ensuite, en ce qu'il codétermine le théâtre de la guerre par le choix de la ligne d'opération.

14 Si la province le permet d'une manière ou d'une autre, le ravitaillement des troupes s'effectue par des réquisitions aux dépens de la province en question.

Avec la façon actuelle de faire la guerre, les armées occupent un espace visiblement beaucoup plus étendu qu'autrefois.

C'est la formation de différents corps autonomes qui a rendu possible que les armées prennent une telle extension sans se mettre pour autant en position défavorable face à un ennemi concentré sur une petite surface, à l'ancienne mode (avec de 70 000 à 100 000 hommes) ; car un corps d'armée organisé comme ils le sont maintenant peut résister un certain temps à un ennemi deux ou trois fois supérieur en nombre ; les corps d'armée restants arrivent alors à sa rescousse et, même si ce corps est déjà effectivement battu, toujours est-il qu'il n'a pas combattu en vain, comme on l'a déjà fait remarquer à une autre occasion.

Ainsi donc, les divisions et les différents corps d'armée s'avancent aujourd'hui séparément sur le champ de bataille, tantôt les uns à côté des autres, tantôt les uns derrière les autres, reliés juste ce qu'il faut pour pouvoir encore, s'ils font partie d'une même armée, prendre part à la même bataille.

Cela rend possible le ravitaillement instantané, sans magasins. L'organisation des corps eux-mêmes, avec leur état-major et leur service d’intendance, facilite la tâche.

15 En l’absence de raisons de plus haute importance (par exemple la position de l’armée principale de l’ennemi), on choisit pour ces opérations les régions les plus fertiles, car la facilité de ravitaillement favorise la rapidité de l’entreprise. Il n’y a que deux paramètres qui peuvent être plus importants que le ravitaillement : la position de la principale armée ennemie que l’on vise, la situation de la capitale et celle de la place d’armes que l’on veut conquérir. Tous les autres motifs, par exemple la forme avantageuse que présente le dispositif des forces de combat, ce dont nous avons déjà parlé, sont en règle générale beaucoup moins importants.

16 Malgré ce nouveau mode de ravitaillement, on est bien loin de pouvoir se passer de tout magasin, et un commandant avisé ne négligera donc pas, même si les forces de la province sont pleinement suffisantes, d’établir des magasins sur ses arrières, afin de parer aux imprévus, et afin de pouvoir se rassembler plus facilement sur certains points particuliers le cas échéant. Cette mesure de prudence est de celles qui ne vont pas à l’encontre du but visé.

2. Défensive

1 Politiquement, la guerre défensive désigne une guerre que l’on mène pour son indépendance ; stratégiquement, la guerre défensive désigne la campagne dans laquelle je me borne à combattre l’ennemi sur le théâtre de guerre que je me suis aménagé à cette fin. Peu importe à cet égard que je livre bataille de façon offensive ou défensive sur ce théâtre de guerre.

2 On choisit principalement la défensive stratégique lorsque l'ennemi est en position dominante. Naturellement, les places fortes et les camps retranchés, c'est-à-dire les principaux aménagements que l'on puisse apporter à un théâtre de guerre, confèrent de grands avantages – il faut aussi ajouter la connaissance de la région et la possession de bonnes cartes. Avec ces avantages, une armée plus petite ou une armée fondée sur un État plus petit et des ressources plus restreintes sera davantage en état de résister à l'adversaire que si elle ne disposait pas de ces expédients.

Il y a en outre deux autres motifs qui peuvent déterminer le choix d'une guerre défensive.

Premièrement, lorsque les provinces qui avoisinent mon théâtre de guerre rendent les opérations difficiles en raison du ravitaillement. J'échappe dans ce cas au désavantage, tandis que l'ennemi doit s'y soumettre. C'est par exemple aujourd'hui[o] le cas de l'armée russe.

Deuxièmement, lorsque l'ennemi me surpasse dans la conduite de la guerre.

Dans un théâtre de guerre aménagé, que nous connaissons, où toutes les circonstances annexes sont à notre avantage, il est plus facile de conduire la guerre ; on y commettra moins d'erreurs. Dans ce cas, c'est-à-dire lorsque le manque de fiabilité de nos généraux et de nos troupes nous fait pencher en faveur de la guerre défensive, on combine volontiers défensive tactique et défensive stratégique – c'est-à-dire que l'on livre les batailles dans des positions aménagées par nos soins, à vrai dire parce qu'on y risque moins de commettre des erreurs.

3 Dans la guerre défensive comme dans la guerre offensive, il faut poursuivre un grand but. Il ne peut s'agir que d'écraser l'armée ennemie, soit par une bataille, soit en lui

rendant ses conditions de subsistance extrêmement difficiles, afin de la désorganiser et de la pousser à une retraite qui l'exposera forcément à de grosses pertes. La campagne de Wellington[p] en 1810 et 1811 en fournit un bon exemple.

La guerre défensive ne consiste donc pas en une attente passive des événements ; il ne faut attendre que si on en a le besoin manifeste et décisif. Le fameux calme avant la tempête qui précède les grands coups, pendant lequel l'attaquant accumule de nouvelles forces, est du plus grand danger pour le défenseur.

Si les Autrichiens avaient multiplié leurs forces par trois après la bataille d'Aspern, comme le fit l'empereur de France – ce qu'ils auraient très bien pu faire –, ils auraient pu profiter de la période de calme qui dura jusqu'à la bataille de Wagram, mais à cette seule et unique condition. Comme ils ne le firent pas, ils laissèrent s'écouler ce laps de temps en pure perte pour eux, alors qu'il aurait été plus sage d'utiliser la situation désavantageuse de Napoléon pour récolter les fruits de la bataille d'Aspern.

4 Les places fortes sont destinées à occuper une partie significative de l'armée ennemie qui en fera le siège. On doit donc utiliser la durée du siège pour battre la partie restante de l'armée ennemie. Il faut par conséquent livrer nos batailles derrière nos places fortes et non devant. Mais il ne faut pas non plus assister sans rien faire au spectacle de leur prise, comme le fit Bennigsen[q] lors du siège de Dantzig[r].

5 Les grands cours d'eau, c'est-à-dire ceux sur lesquels il n'est pas facile d'improviser un pont, comme le Danube à partir de Vienne et comme le Rhin inférieur, fournissent une ligne de défense naturelle. Il ne s'agit pas pour autant de répartir uniformément ses forces le long du fleuve pour empêcher absolument tout passage – ce qui est dangereux –, mais de le surveiller et, là où l'ennemi a

traversé, à un moment où il n’a pas encore ramené toutes ses forces à lui, où il est encore entassé sur un terrain étroit près du fleuve, fondre sur lui de tous côtés. La bataille d’Aspern en fournit un bon exemple. À la bataille de Wagram, les Autrichiens avaient laissé, sans nécessité aucune, beaucoup trop de terrain aux Français, ce qui permit à ces derniers de compenser les désavantages spécifiques liés au franchissement du fleuve.

6 Les montagnes sont le deuxième obstacle du terrain propre à former une bonne ligne de défense. On peut soit les laisser devant nous en ne les occupant qu’avec des troupes légères, en les traitant en quelque sorte comme un fleuve que l’ennemi est obligé de traverser, et attendre que celui-ci sorte des passes montagneuses en colonnes dispersées pour fondre sur l’une d’entre elles avec toute notre puissance ; soit nous installer nous-mêmes dans la montagne. Dans ce dernier cas, on peut se contenter de défendre les différentes passes avec de petits corps d’armée en gardant en réserve une partie significative de l’armée (un tiers à la moitié) afin de pouvoir prendre d’assaut de façon écrasante l’une des colonnes qui aurait réussi à passer. Il ne faut donc pas dilapider la grande réserve de troupes dont on dispose en cherchant à empêcher absolument la moindre colonne de traverser, mais il faut se résoudre dès le départ à écraser les colonnes que l’on pense être les plus fortes. Si l’on défait ainsi une partie significative de l’armée attaquante, les colonnes qui avaient réussi à traverser battront en retraite d’elles-mêmes.

La configuration de la plupart des massifs montagneux fait qu’ils comportent en général en leur centre des plaines plus ou moins élevées (des plateaux), alors que la face située en aval de ces plaines est percée de vallées escarpées qui en constituent les entrées. Le défenseur dispose donc dans la montagne d’une région où il peut se

mouvoir rapidement à droite et à gauche, tandis que les colonnes de l'attaquant sont séparées les unes des autres par des crêtes escarpées et infranchissables. Seules les montagnes de ce type se prêtent à une bonne défensive. Lorsque l'intérieur du massif est sauvage et infranchissable, et que les forces du défenseur y sont constamment éclatées, séparées les unes des autres, c'est alors une mesure dangereuse que de décider de défendre de telles positions avec la puissance principale, car, dans de telles circonstances, tous les avantages sont pour l'attaquant, qui peut prendre d'assaut les différentes positions isolées en obtenant chaque fois la suprématie, sachant qu'aucune passe, qu'aucune position particulière n'est si forte qu'elle ne puisse être prise en une journée par une puissance supérieure.

7 En ce qui concerne la guerre de montagne, il faut surtout remarquer que tout dépend de l'habileté des subordonnés, des officiers, mais aussi, plus encore, de l'esprit des soldats en général. Nul besoin d'une grande capacité de manœuvre, il faut surtout avoir l'esprit guerrier et le cœur à l'ouvrage, car chacun est ici plus ou moins obligé de s'en remettre à lui-même ; c'est pourquoi les prises d'armes nationales sont particulièrement à l'aise dans la guerre de montagne, car, si elles manquent de la première des deux qualités que nous venons d'indiquer, elles sont maîtres en la seconde.

8 Il faut enfin remarquer que la défensive stratégique ne permet que de remporter les premiers grands succès, parce qu'elle est en soi plus forte que l'offensive, mais que, si la paix ne s'ensuit pas immédiatement une fois ce premier but atteint, les succès ultérieurs ne pourront être obtenus que par l'offensive ; car vouloir rester toujours sur la défensive, c'est s'exposer au grand désavantage de conduire toujours la guerre à ses propres dépens. Pour un État, cela ne dure qu'un temps, et il est très probable que

celui-ci finisse par s’épuiser et par succomber s’il continue à s’exposer aux coups de son adversaire sans riposter. Il faut commencer par la défensive afin de pouvoir terminer d’autant plus sûrement par l’offensive.

3. Attaque

1 L'attaque stratégique poursuit directement le but de la guerre, elle vise immédiatement la destruction des forces ennemies, tandis que la défensive stratégique ne cherche à atteindre que partiellement et indirectement ce but. C'est pourquoi les principes de l’attaque sont déjà contenus dans les principes généraux de la stratégie. Il n’y a que deux objets qui nécessitent des considérations plus poussées.

2 Le premier est la relève continuelle des troupes et des armes. La proximité avec les sources de ravitaillement rendra la tâche relativement plus facile au défenseur. Mais l’attaquant, bien qu’il dispose dans la plupart des cas d’un grand État, doit faire venir ses forces de plus ou moins loin, ce qui entraîne des difficultés. Afin de ne jamais manquer de forces, il doit donc prendre des dispositions pour organiser la levée des recrues et le transport des armes bien avant que le besoin ne s’en fasse sentir. Les routes de ses lignes d’opération doivent être remplies d’un flux ininterrompu d’hommes et de vivres ; il faut établir sur ces routes des stations militaires qui favorisent la rapidité des transports.

3 Dans les cas les plus heureux, même avec la suprématie physique et morale la plus écrasante, il faut que l’attaquant anticipe la possibilité d’un grand revers. Il doit par conséquent se créer, sur ses lignes d’opération, des points sur lesquels il puisse se retourner avec une armée vaincue. Ce sont des places fortes avec des camps retranchés, ou même de simples camps retranchés.

Les grands cours d’eau sont le meilleur moyen pour arrêter un moment l’ennemi lancé à notre poursuite. On doit donc s’assurer de ces passages (on en fera des têtes de ponts entourées d’un chapelet de fortes redoutes).

Pour l’occupation de ces points, pour l’occupation des villes les plus importantes et des places fortes, il faut laisser des troupes en arrière, en nombre plus ou moins grand, selon qu’il faille plus ou moins redouter d’éventuelles incursions ennemies ou l’attitude des habitants de la province. Ces troupes forment, avec les renforts qui arrivent, de nouveaux corps qui, en cas d’heureux succès, rallient l’armée, mais qui, en cas de malheur, seront placés aux points fortifiés afin de sécuriser la retraite.

L'empereur de France s’est toujours montré extraordinairement prudent dans cette mise en ordre des arrières de son armée, et c’est pourquoi, dans ses opérations les plus audacieuses, il a pris beaucoup moins de risques qu’il n’en a eu l’air.

IV – De la mise en application de ces principes dans la guerre

Les principes de l’art militaire sont en soi extrêmement simples, entièrement à la portée de tout entendement humain sain, et si, en tactique un petit peu plus qu’en stratégie, ils reposent sur un savoir particulier, ce savoir est cependant d’un périmètre si réduit qu’il peut à peine être comparé avec les autres sciences en termes de diversité et de cohérence interne. Cela ne requiert donc ni érudition, ni science approfondie, ni même de grandes qualités d’entendement. S'il fallait, outre un jugement exercé, une qualité particulière de l’entendement pour faire la guerre, tout porte à croire que ce serait l’astuce ou la ruse. On a longtemps soutenu exactement le contraire, mais c’était uniquement par faux égards pour la chose, et par vanité pour les auteurs qui ont écrit à son sujet. Une réflexion sans préjugés doit nous en convaincre ; mais

l’expérience nous a imprimé cette conviction de façon plus forte encore. Pour ne citer que les toutes récentes guerres de la Révolution, beaucoup de gens se sont montrés d’habiles commandants en chef, et souvent même des commandants en chef de première grandeur, qui n’avaient suivi aucune formation militaire. Pour Condé[s], Wallenstein[t], Souvaroff[u] et beaucoup d’autres, on peut du moins fortement soupçonner que ce soit le cas.

La conduite de la guerre en elle-même est une chose très difficile, cela ne fait pas le moindre doute ; la difficulté ne tient cependant pas à ce qu’une érudition particulière ou un grand génie seraient requis pour saisir les véritables principes de la conduite de la guerre ; n’importe quelle tête bien organisée en est capable, pour peu qu’elle n’ait pas de préjugés et qu’elle ne soit pas totalement ignorante de la chose. Même l’application de ces principes sur la carte et sur le papier ne présente aucune difficulté, et le fait d’avoir esquissé un bon plan d’opérations ne représente pas non plus un grand chef-d’œuvre. Toute la difficulté consiste en ceci :

rester fidèle dans l’exécution aux principes qu’on s’est fixés.

Le but de cette conclusion est d’attirer l’attention sur cette difficulté, et je considère que le fait d’en donner à Votre Altesse Royale une image claire et nette est l’objectif le plus important de tout ce que j’ai voulu accomplir avec cet essai.

La conduite de la guerre ressemble entièrement au fonctionnement d’une machine complexe comportant une friction énorme, de sorte que les combinaisons facilement esquissées sur le papier ne peuvent être exécutées qu’au prix de grands efforts.

La volonté libre, l’esprit du général, se voit ainsi à tout instant entravé dans ses mouvements. D’une part, il faut une force propre de l’âme, de l’entendement, pour surmonter cette résistance, et d’autre part, comme cette friction fait de toute manière échouer un grand nombre de bonnes idées, il faut reprendre de façon plus

élémentaire et plus simple quelque chose qui, sous forme complexe, aurait sans doute produit un plus grand effet.

Il n’est sans doute pas possible de donner une énumération exhaustive des causes de cette friction, mais les principales sont les suivantes :

1 On sait toujours beaucoup moins de choses de l’état et des mesures de l’ennemi qu’on ne le présuppose au moment où l’on esquisse le projet. Mille doutes nous assaillent au moment de mettre à exécution une décision que nous avons prise, compte tenu des dangers qui pourraient en résulter si nous nous étions fortement trompés dans notre estimation. Un sentiment d’anxiété, qui s’empare en général facilement de l’homme au moment d’exécuter de grandes choses, se saisit alors de nous, et de cette anxiété à l’irrésolution, de celle-ci aux demi-mesures, il n’y a qu’un tout petit pas insensible à franchir.

2 On est non seulement *incertain* de la force de l’ennemi, mais encore le bruit (toutes les nouvelles le concernant que nous obtenons par nos avant-postes, par des espions ou par hasard) grossit son nombre. La grande masse des hommes est de nature craintive, et il en résulte régulièrement l’exagération du danger. Toutes les influences se coalisent donc sur le commandant en chef pour lui donner une fausse représentation de la force de l’ennemi en face de lui ; et c’est là une nouvelle source d’irrésolution.

On ne saurait imaginer combien cette incertitude est grande, et il importe de s’y préparer par avance.

Si on a tout calmement réfléchi à l’avance, si on a cherché et trouvé sans parti pris quel serait le cas de figure le plus probable, il ne faut pas accepter d’abandonner sur-le-champ son opinion antérieure, mais il faut soumettre à une certaine critique les nouvelles qui arrivent, les recouper les unes avec les autres, envoyer chercher des nouvelles

complémentaires, etc. Il arrive très fréquemment que les fausses nouvelles se contredisent tout de suite elles-mêmes, et il arrive souvent aussi que les premières nouvelles se confirment, mais, dans les deux cas, on obtiendra ainsi la certitude et on pourra prendre sa décision en conséquence. À défaut de cette certitude, il faut alors se dire à soi-même qu'à la guerre rien ne peut être accompli sans risque ; que la nature de la guerre ne permet absolument pas de toujours voir où l'on va ; que le probable ne reste malgré tout jamais que probable, même si cela n'est pas toujours tout de suite évident ; et qu'une erreur ne peut pas entraîner tout de suite pour soi un naufrage tant que le reste des dispositions a été pris de façon raisonnable.

3 L'incertitude sur l'état des choses à chaque instant ne concerne pas seulement l'ennemi, mais encore notre propre armée. Celle-ci peut rarement être concentrée au point que l'on puisse clairement embrasser du regard toutes ses parties à chaque instant. Or, si l'on est enclin à l'anxiété, cela fera naître de nouveaux doutes. On veut attendre, et la conséquence inévitable en est un arrêt dans l'action du tout.

On doit donc avoir confiance en ses propres dispositions générales et penser qu'elles coïncideront avec l'effet attendu. Ce qui compte avant tout ici, c'est la confiance que l'on accorde à ses généraux subalternes ; il est donc fondamental de choisir pour ce poste des gens auxquels on peut se fier, et écarter toute autre considération. Si l'on a pris efficacement ses dispositions, si l'on a envisagé les malheurs possibles et si l'on a pris en conséquence ses dispositions pour que, si de tels incidents se produisent dans l'exécution, ils ne fassent pas aussitôt échouer toute l'entreprise, on devra donc pouvoir avancer hardiment à travers la nuit de l'incertitude.

4 Lorsqu'on veut conduire la guerre avec de grands déploiements de forces, les commandants subalternes et les troupes elles-mêmes (surtout si elles ne sont pas habituées à la guerre) rencontrent souvent des difficultés qui leur apparaissent comme insurmontables. Ils trouveront que la marche est trop longue, l'effort trop grand, l'approvisionnement impossible. Si l'on prête l'oreille à toutes ces *difficultuosités*, comme les appelait Frédéric II, on aura tôt fait d'avoir le dessous, et, au lieu d'agir avec force et énergie, on restera faible et inactif.

Pour résister à tout cela, il est indispensable de garder confiance en sa propre intuition et en sa propre conviction, ce qui peut ressembler sur le moment à de l'obstination, mais qui correspond en fait à cette force de l'entendement et du caractère que nous appelons l'aplomb.

5 Tous les effets que l'on escompte à la guerre ne sont jamais aussi exacts que ne le pense celui qui n'a pas pu observer attentivement la guerre et qui n'y est pas habitué.

On se trompe souvent de plusieurs heures dans l'évaluation de la marche d'une colonne, sans que l'on sache dire à quoi ce retard est dû ; il se présente souvent des obstacles qui n'étaient pas prévus dans nos calculs ; alors qu'on pensait atteindre un certain point avec l'armée, on doit souvent stationner plusieurs heures avant d'y parvenir ; souvent un petit poste que nous avons installé se montre beaucoup moins efficace que ce à quoi nous pouvions nous attendre, un poste ennemi s'avère parfois beaucoup plus résistant ; souvent les forces d'une province sont en deçà de ce que nous attendions, etc.

Tout ce retard ne peut être compensé que par de très grands efforts, que le commandant en chef n'obtiendra que par une sévérité proche de la dureté. Ce n'est que de cette façon, lorsqu'il est certain que le possible sera toujours mis en œuvre, qu'il peut être sûr que ces petites difficultés n'exerceront pas une trop grande influence sur les

opérations, et qu'il ne s'arrêtera pas trop loin d'un but qu'il aurait pu atteindre.

6 Il faut admettre de façon certaine que jamais une armée ne se trouve dans l'état que présume celui qui suit ses opérations depuis son cabinet. S'il est en faveur de cette armée, il se la représentera d'un tiers ou de moitié plus forte et meilleure qu'elle ne l'est. Il est assez naturel que le commandant en chef soit dans le même cas lorsqu'il se livre à la première esquisse de ses opérations ; et que par la suite il voie se clairsemer les rangs de son armée comme jamais il ne l'aurait imaginé ; sa cavalerie et son artillerie devenir hors d'usage, etc. Ce qui paraît donc possible et facile à l'observateur et même au commandant en chef au début de la campagne devient souvent, dans l'exécution, difficile et impossible. Or, si le commandant en chef est un homme poussé par l'audace et par la force de la volonté, ainsi que par une grande ambition, il poursuivra ses fins malgré tout, et il les atteindra, alors qu'un homme ordinaire croit trouver dans l'état de l'armée une excuse suffisante pour renoncer.

On peut citer l'exemple de Masséna[v] à Gênes et au Portugal. À Gênes, les efforts infinis qu'il obtint de ses hommes grâce à sa force de caractère, on peut même dire par sa dureté, furent couronnés de succès. Au Portugal, on peut du moins dire qu'il fut battu plus tard qu'un autre ne l'aurait été.

Dans la plupart des cas, l'armée ennemie se trouve dans un état voisin du nôtre. Wallenstein et Gustave-Adolphe[w] à Nuremberg[x]; l'empereur de France et Bennigsen après la bataille d'Eylau[y]. L'état dans lequel se trouve l'ennemi, on ne le voit pas ; notre propre état, on l'a sous les yeux ; c'est pourquoi ce dernier agit plus fortement sur les hommes ordinaires que le premier, parce que, chez les hommes ordinaires, les impressions sensibles sont plus fortes que le langage de l'entendement.

7 L'approvisionnement des troupes présente toujours, quelle que soit la façon dont il s’effectue, que ce soit par des magasins ou par des réquisitions, une difficulté telle que cet élément pèse de façon décisive dans le choix des mesures à prendre. Cette considération s’oppose souvent à la combinaison la plus efficace et oblige de se mettre en quête de vivres, alors qu’on voudrait ne rechercher que la victoire, le succès éclatant. C'est à elle que tient toute la lourdeur qui affecte la machine, qui fait que ses effets restent à ce point en deçà de l’élan des grands projets que l’on a esquissés.

Un général qui exige de ses troupes les efforts les plus extrêmes, les plus hautes privations, avec une violence tyrannique, une armée qui s’est habituée à ces sacrifices au cours de longues guerres : quelle avance, quelle vitesse de gagnées dans la poursuite de leur fin, en dépit de tous les obstacles ! À plans d’égale valeur, quelle différence dans le succès !

8 En général et dans tous ces cas, on n’insistera jamais assez sur la remarque suivante, qu’il faut bien se mettre sous les yeux.

Les représentations sensibles évidentes qui nous parviennent au moment de l’exécution sont plus vivaces que celles que l’on s’est fixées auparavant au terme d’une mûre réflexion. Mais elles ne sont que la première apparence des choses, et celle-ci ne correspond, comme nous le savons, que rarement de façon exacte à l’essence. On est donc en danger de sacrifier la mûre réflexion à la première apparence.

Si cette première apparence suscite en règle générale de la crainte et une prudence démesurée, c’est en raison de la timidité naturelle de l’homme, qui ne voit toutes les choses que par un seul côté.

On doit donc s’armer contre cela, faire une confiance aveugle aux résultats et à la maturité de notre propre réflexion antérieure, afin de se fortifier contre les impressions affaiblissantes du moment.

* *

*

Dans cette difficulté de la mise à exécution, tout dépend donc de la sûreté et de la fermeté de sa propre conviction. C'est pourquoi l’étude de l’histoire de la guerre est si importante, parce qu’on y apprend dans une certaine mesure à connaître les choses elles-mêmes, et qu’on y voit le cours même des choses. Les principes que l’on peut recevoir d’une instruction théorique sont seulement propres à faciliter cette étude, à rendre attentif à ce qu’il y a de plus important dans l’histoire de la guerre.

Votre Altesse Royale doit donc se familiariser avec ces principes dans l’intention de les éprouver par la lecture de l’histoire de la guerre, de voir où ils concordent avec le cours des choses et où ils seront rectifiés par elles, ou même tout à fait contredits.

Mais, qui plus est, l’étude de l’histoire de la guerre est la seule à même, à défaut d’expérience personnelle, de fournir une représentation manifeste de ce que j’ai appelé ici la friction de la machine dans son ensemble.

Il ne faut bien sûr pas s’en tenir aux principaux résultats, encore moins se contenter du raisonnement des historiens, mais il faut autant que possible entrer dans les détails. Car les historiens se fixent rarement pour but la vérité suprême dans l’exposition ; ils veulent ordinairement embellir les faits et gestes de leur armée, ou bien encore prouver la concordance des événements avec de prétendues règles. Ils font l’histoire au lieu de l’écrire. Notre but ne nécessite pas beaucoup d’études historiques. La connaissance détaillée de quelques combats est plus utile que l’étude générale d’un grand nombre de campagnes. Il est par conséquent plus utile de lire des relations individuelles et des notes au jour le jour, comme on les trouve dans les journaux de campagne, plutôt que

des livres d'histoire proprement dits. Pour un modèle d'une telle façon de relater les événements, on peut se reporter à la description de la défense de Menin en 1794, dans les *Mémoires du général Scharnhorst*[z]. Ce récit, en particulier le récit de la sortie et de la percée, fournira à Votre Altesse Royale un modèle de la façon dont il faut écrire l'histoire de la guerre.

Aucun combat au monde ne m'a autant donné la conviction qu'à la guerre, jusqu'au dernier moment, il ne faut pas désespérer du succès, et que l'effet de bons principes, qui ne peut absolument jamais s'exercer de façon aussi régulière qu'on se l'imagine, resurgit de façon inattendue, même dans les cas les plus malheureux, alors que l'on croit déjà leur influence tout à fait perdue.

* *

*

Il faut que quelque grand sentiment vivifie les grandes forces du commandant en chef. Que ce soit l'ambition, comme pour César, la haine de l'ennemi, comme pour Hannibal, ou la fierté d'une fin glorieuse, comme pour Frédéric le Grand.

Ouvrez votre cœur à une telle impression. Soyez audacieux et avisé dans vos projets, ferme et constant dans l'exécution, résolu à trouver une fin glorieuse, et le destin auréolera votre jeune tête d'une couronne resplendissante, un ornement de prince dont la lumière portera l'image de vos traits jusque dans le cœur de vos descendants les plus lointains.

a Bataille du 5 décembre 1757, grande victoire de Frédéric II (1712-1786).

b Bataille de Ratisbonne en Bavière, le 23 avril 1809 (victoire de Napoléon contre l'Autriche).

c 5-6 juillet 1809.

d Charles Louis d'Autriche (1771-1847).

e Ferdinand de Brunswick (1780-1806), à la bataille de Minden, le 1er août 1759.

f Bataille de Rossbach, le 5 novembre 1757.

g Dans la nuit du 14 au 15 aout 1760, Frédéric II change de position et surprend l'ennemi.

h Le général Jean Victor Marie Moreau (1763-1813) remporte la bataille de Hohenlinden le 3 décembre 1800 contre les forces de l'archiduc Jean d'Autriche.

i Maréchal Louis Nicolas Davout (1770-1823).

j Bataille de de Hochkirch, le 14 octobre 1758.

k Bataille de Friedland, le 14 juin 1807.

l Le baron Antoine Henri de Jomini (1779-1869), militaire d'origine suisse et théoricien de l'art de la guerre.

m Dietrich Adam Heinrich von Bülow (1757-1807), soldat et auteur militaire prussien.

n Le 18 juin 1757.

o En 1812.

p Arthur Wellesley, duc de Wellington (1769-1852), repousse les troupes de Napoléon hors du Portugal.

q Léon von Bennigsen (1745-1826), général russe.

r Fin mai 1807.

s Louis II de Bourbon-Condé (1621-1686), dit le Grand Condé, cousin et grand général de Louis XIV.

t Albrecht von Wallenstein (1583-1634), chef de guerre de Bohême pendant la guerre de Trente Ans.

u Alexandre Souvaroff (1729-1800), grand général russe.

v Maréchal André Masséna (1758-1817), assiégé à Gênes en 1800, et poussé à la retraite par Wellington au Portugal en 1811.

w Gustave II Adolphe, roi de Suède (1594-1632).

x En 1632, juste avant la bataille de Lützen.

y Bataille d'Eylau, 8 février 1807.

z Gerhard Johann David von Scharnhorst (1755-1813), général prussien.

Pour une épistémologie des luttes

Carl von Clausewitz écrit en 1812 un manuel pour un jeune prince dont il est le précepteur : l'héritier du royaume de Prusse, Frédérique Guillaume, alors âgé de seize ans se doit de recevoir un enseignement sur les « principes de la conduite de la guerre ».

Or, en matière militaire, il n'y a pas de règles qui vaillent pour tous les temps et pour tous les pays. L'art de la guerre change avec l'histoire des combats. Clausewitz montre, par exemple, comment la mobilité accrue des armées modernes a modifié les règles de l'offensive, au point de rendre l'attaque-surprise quasiment impraticable en ce début de XIXe siècle. L'intérêt de ce manuel est donc moins le contenu précis des règles qu'il donne que la reconnaissance de leur caractère transitoire.

Ainsi, en assumant la dépendance absolue de la théorie de la guerre à l'expérience historique, Clausewitz échappe à la contradiction qui mine habituellement les discours sur les principes éternels de la guerre. Pour prouver leur validité universelle, on commence par les vider de leur contenu historique ; on en fait des lieux communs, des généralités creuses. Pour prouver ensuite l'importance de ces principes sur le plan militaire, on réintroduit des exemples historiques, auxquels les principes ne s'appliquent en fait que parce qu'ils en dérivent. Clausewitz assume au contraire pleinement cette circularité : si ses principes s'appliquent à l'histoire récente de la guerre, c'est qu'ils en expriment l'expérience accumulée, et non parce qu'ils vaudraient *a priori* pour tout conflit. D'où cette conséquence pour le lecteur, auquel Clausewitz fournit en quelque sorte le mode d'emploi de son ouvrage : il faudra sans cesse confronter les principes à l'expérience pour les corriger, les actualiser. Faute de combats réels, le prince commencera par lire l'histoire des batailles. Les livres de chevet de Clausewitz ne sont pas des

traités philosophiques, mais des récits : les mémoires de son protecteur le général Scharnhorst, les campagnes du grand roi Frédéric II, les batailles de Napoléon... Clausewitz écrit une *théorie de l'art de la guerre* et non une *science de la guerre*. Dégager les principes actuels d'une pratique mouvante, expliciter des formes de rationalité immanentes à des façons transitoires d'agir, ce n'est pas énoncer les lois invariables de toute pratique.

Le prince doit aussi savoir qu'il y aura toujours un écart entre les principes et leur mise en œuvre. La conduite de la guerre ressemble au fonctionnement d'une machine complexe dont les pièces frottent. Avec cette comparaison, Clausewitz esquisse l'une des notions qui deviendront centrales dans son grand traité *De la guerre* : le concept de *friction*, défini comme « ce qui distingue la guerre réelle de celle qu'on peut lire dans les livres[1]».

En mécanique, la friction désigne une résistance au mouvement qui, dans le fonctionnement des machines, entraîne une déperdition de force motrice. La difficulté est de quantifier avec précision cette résistance. Un mécanisme étant dessiné sur le papier, quels seront les frottements dans la machine réelle ? Pour le savoir, le calcul ne suffit pas : il faut mesurer et expérimenter en situation, avec les matériaux qui seront effectivement utilisés dans la construction du mécanisme, et dont le grain, la rugosité, les aspérités sont déterminants.

Au XVIII[e] siècle, les recherches physiques sur les frottements ont conduit à abandonner la quête du mouvement perpétuel[2]. Il a fallu faire le deuil des mécanismes sans friction. Dès lors, ce qui séparera la machine réelle de la machine théorique, le mécanisme concret de son esquisse abstraite et qui, du même coup, apparaîtra comme le signe de sa réalité, ce seront précisément ces frottements que la technique ne peut plus négliger, tandis qu'une certaine science pouvait encore en faire abstraction.

Car, si l'on peut, en mécanique théorique, comme l'écrit Buffon, « juger tous les effets en faisant abstraction des frottements et des autres qualités physiques », en mécanique pratique, au contraire,

il faut « faire des expériences sur toutes les choses que nous ne pouvons pas mesurer par le calcul[3]».

Avec la métaphore de la friction, Clausewitz s'oppose à l'idéal de la réduction de l'art de la guerre à un simple calcul. Des méthodes pour l'action, fondées mathématiquement, avaient été introduites avec succès dans l'art militaire. Vauban avait, par exemple, rationalisé l'art des fortifications deux siècles plus tôt. Nombre de théoriciens militaires des Lumières – au premier rang desquels von Bülow[4], auquel Clausewitz s'oppose explicitement ici – pensaient pouvoir systématiser cette approche et convertir l'art de la guerre en une science militaire démontrable *more geometrico*.

« Pédanterie », répond Clausewitz, car, en stratégie également, il faut faire le deuil de la pure force sans frottements. Il faut intégrer au projet l'idée d'une correction réaliste du mouvement abstrait. Pour un guerrier, la géométrie ne suffit pas, il faut en quelque sorte aussi une *tribologie*[5], une connaissance des frottements.

Montesquieu pouvait écrire en 1748 : « Je ne parle pas des cas particuliers : la mécanique a bien ses frottements qui souvent changent ou arrêtent les effets de la théorie : la politique a aussi les siens[6]. » Clausewitz au contraire ne cesse de parler des cas particuliers, des aléas, des petites perturbations, des petits obstacles et des grands détails. Ce sont eux qui, par un singulier retournement, dans leur petitesse, deviennent décisifs. Toute étude réaliste d'une pratique ou d'un fonctionnement devra être attentive aux frictions.

La friction, c'est donc à la fois ce qui ne se mesure pas par calcul, ce que le calcul tient pour négligeable, et ce qui rend le seul calcul impuissant à prévoir le fonctionnement réel du mécanisme. La notion de friction renvoie à une double résistance : résistance physique du mécanisme au mouvement, résistance épistémologique du réel au calcul.

Clausewitz s’intéresse à l’imprévu, qui déborde et perturbe le projet en train de s’effectuer et qui, dans cet écart, nous signale que c’est bien à de la réalité que l’on est confronté. Le réel est ce qui résiste, tandis que l’effectif – ce qui correspond à nos prévisions – n’est que du réel déréalisé par sa mise en conformité avec l’esquisse rationnelle. Si, selon Hegel, l’effectif est rationnel[7], on peut ajouter avec Clausewitz que le réel est frictionnel. C'est par la friction que la réalité dépasse la fiction.

L'intérêt philosophique majeur de la pensée de Clausewitz réside sans doute dans cette prise en compte du mode d’existence frictionnel du réel par rapport au projet, en ce qu’elle permet de penser le rapport entre théorie et pratique. Si ça frotte, c’est que c’est réel. Le réel est ce contre quoi les rouages de la théorie viennent frotter, et le frottement est à la fois le signe de l’effectuation du projet théorique et la marque ironique de son incapacité à maîtriser entièrement le réel. La métaphore mécanique de la friction fournit une théorie de la réalité, un schème pour penser le rapport du projet théorique à sa réalisation[8].

Si cette pensée a pu exercer, en dépit des positions politiques de l’auteur, une si forte attraction sur les courants révolutionnaires, c’est sans doute parce qu’elle constituait une tentative pour penser le réel dans son irréductibilité à un plan, à une application scientifique ou à une téléologie. Clausewitz fournit une théorie de l’inadéquation de la théorie au réel, et c’est dans cet écart que se déploie l’art spécifique du stratège et du tacticien.

Constater le caractère nécessaire des frictions ne signifie cependant pas renoncer à les combattre. Clausewitz indique des contre-mesures : réduction de la complexité des combinaisons pour diminuer les points de friction, entraînement accru, discipline, perfectionnements logistiques… Mais le seul véritable lubrifiant[9] demeure l’expérience de la guerre. La lecture de la chronique des batailles et des minutes des combats ne pourra en fournir au jeune prince qu’un substitut provisoire.

Paradoxalement, alors que le manuel est destiné à un prince, Clausewitz constate – c'est la grande leçon des armées révolutionnaires – que n'importe qui, même un autodidacte, peut devenir un grand stratège. C'est que l'essentiel ne réside ni dans une prétendue science de la guerre, ni dans la pure maîtrise des techniques militaires, mais, plus fondamentalement, dans une certaine manière de vouloir.

Comment apprendre à vouloir ? Clausewitz propose à son lecteur toute une série d'exercices mentaux de préparation au combat. Avant de manier les armes, il faut armer son esprit, un arsenal mental qui s'acquiert principalement par des exercices d'anticipation : que ferions-nous dans telle ou telle situation ? Pour conserver son calme et sa fermeté dans le feu de l'action, il faut s'être aguerri par une méditation continuelle. Clausewitz cite le grand exemple de Frédéric II, méditant lors de ses premières campagnes sur l'héroïsme d'une mort glorieuse : guerroyer, c'est apprendre à mourir.

Les principes de Clausewitz sont donc avant tout des principes pour la formation d'un caractère, des préceptes qui visent à modifier la façon dont un sujet se conduit lui-même pour conduire les autres.

Mais, à la guerre, on n'a jamais seulement affaire à sa propre volonté. On est toujours engagé dans la confrontation avec des volontés adverses. La situation d'antagonisme fait que le problème de la volonté se pose d'emblée de façon relationnelle : relativement aux buts de l'adversaire, il est indispensable de se choisir un grand but.

Une autre difficulté tient aux conditions de la décision dans le conflit, où l'on doit choisir rapidement, en situation d'incertitude. Clausewitz décrit cette difficulté au point de vue psychologique, avec ce que l'on pourrait appeler une théorie de la force différentielle des représentations : comment faire en sorte que la vivacité des impressions immédiates ne l'emporte pas sur le souvenir de nos résolutions rationnelles ? Pour cela, il nous faut de *l'aplomb*.

Comment ne pas oublier, dans les détails de l’action, les grandes fins qui nous animaient ? Comment instaurer un rapport de fidélité critique envers soi-même, qui nous préserve à la fois de l’opportunisme et de l’aveuglement ? C'est le problème de la persistance et de la pertinence d’une volonté, une question étroitement liée aux circonstances historiques de la rédaction : Clausewitz exhorte un futur roi à rester fidèle à lui-même et ferme dans sa résolution, au moment même où, en 1812, la Prusse vient à ses yeux de se renier en passant une alliance avec Napoléon contre la Russie, un choix qu’il refuse, quitte à désobéir et à s’exiler plutôt que de se trahir.

« Comment se former une volonté ? » La question est très différente de celle qui dominera la philosophie à partir de Hegel, à savoir : « Comment prendre conscience de soi-même ? » Poser le problème de l’action et de l’histoire en termes de formation d’une volonté dans un rapport antagonique plutôt qu’en termes de prise de conscience et de réflexivité, d’en soi et de pour soi, de connaissance et de vérité, cela engage un tout autre programme philosophique. À l’histoire universelle de la conscience, la pensée stratégique oppose une histoire particulière des volontés en lutte. Aux grandes téléologies de l’Esprit, elle oppose une polémologie des formes, des procédés et des instruments de la volonté. Ce que l’on trouve chez Clausewitz, ce sont en fait les principes pour une épistémologie historique des luttes[10].

Grégoire CHAMAYOU

Notes

1 Clausewitz, *De la guerre*, traduction de Denise Naville, Minuit, Paris, 1998, p. 109.

2 L'Académie des sciences proscrit en 1775 les recherches sur les machines à mouvement perpétuel.

3 Buffon, *Histoire naturelle, Premier discours*, *Œuvres*, I, Parent-Desbarres, Paris, 1868, p. 19.

4 Dietrich Adam Heinrich von Bülow (1757–1807), auteur de l'*Esprit du système de guerre moderne*. Sur le rapport de Clausewitz à Bülow, *cf*. Azar Gat, *A history of military thought*, Oxford University Press, 2002, p. 38.

5 La tribologie (du grec *tribos*, « friction »), désigne la branche de la science physique qui traite des frottements et de la lubrification.

6 Montesquieu, *De l'esprit des lois*, L. XVII, Ch. VIII, Garnier Flammarion, tome I, 2002, p. 432.

7 *Cf.* Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, traduction de Jean-François Kervégan, PUF, Paris, 1998, p. 104.

8 À un autre état de la technique correspondrait sans doute un autre modèle d'intelligibilité du réel. Pour l'heure, Clausewitz reste tributaire d'un schéma d'invention où la machine se conçoit avant tout comme une synthèse d'éléments dont la friction inévitable est à la fois le signe d'une limite de la rationalité technique et de la réalité propre de l'objet qu'elle produit. Mais ce mode de l'invention technique est provisoire. Simondon a montré que les objets techniques évoluent dans le sens d'une plus grande auto-corrélation interne, un processus au cours duquel les frictions qu'engendre une logique de synthèse de l'hétérogène sont dépassées par leur intégration fonctionnelle au milieu interne de l'objet technique concret, « les objets créés incorporant toujours plus d'effets "*sauvages*" ». *Cf*. Gilbert Simondon, *L'Invention dans les techniques. Cours et conférences*, Le Seuil, 2005, p. 292.

9 Sur cette expression, *cf*. Clausewitz, *De la guerre*, traduction de Denise Naville, Minuit, Paris, 1998, p. 112.

10 Ce programme de recherche, qui applique à l'histoire les catégories de la pensée stratégique, a été amorcé par Michel Foucault : « Curieusement, pour penser la volonté, on n'a pas emprunté de méthode à la stratégie militaire. Il me semble que la question de la volonté peut être posée en tant que lutte […] La nouvelle chance de déchiffrement intellectuel que doit offrir la philosophie d'aujourd'hui, c'est l'ensemble des concepts et des méthodes du point de vue stratégique » (*Dits et écrits*, Tome III, 1954-1988, Gallimard, Paris, 1994, p. 605).

Repères bibliographiques

OUVRAGES DE CLAUSEWITZ

- *De la guerre*, traduction de Denise Naville, Éditions de Minuit, 1955.
- *De la révolution ? la restauration. Écrits et lettres*, traduction de Marie-Louise Steinhauser, Gallimard, 1976.
- *Théorie du combat*, traduction de Thomas Lindemann, Economica, 1998.
- *La Campagne de 1812 en Russie*, traduction de M. Bégouën, préface de Gérard Chaliand, Complexe, 2005.
- *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe*, traduction de A. Niessel, Champ libre, 1976.
- *Campagne de 1815 en France*, traduction de A. Niessel, Champ libre, 1973.
- *Campagne de 1814*, traduction de G. L. Duval de Fraville, Champ libre, 1972.

ÉTUDES SUR CLAUSEWITZ ET L'ART DE LA GUERRE

- GAT (Azar), *A history of military thought*, Oxford University Press, 2002.
- GUINERET (Hervé), *Clausewitz et la Guerre*, Presses universitaires de France, 1999.
- TERRAY (Emmanuel), *Clausewitz*, Fayard, 1999.

Mille et une nuits propose des chefs-d'œuvre pour le temps d'une attente, d'un voyage, d'une insomnie…

La Petite Collection (extrait du catalogue) 478. Rainer Maria RILKE, *Lettres à Lou Andreas-Salomé*. 479. ÉPICTÈTE, *Entretiens*. 480. Auguste COMTE, *Théorie générale de la religion*. 481. Henry David THOREAU, *Le Paradis à (re)conquérir*. 482. Valentine de SAINT-POINT, *Manifeste de la femme futuriste*. 483. Filippo Tommaso MARINETTI, *Tuons le clair de lune !! Manifestes futuristes et autres proclamations*. 484. Patrick BESSON, *La Femme riche*. 485. MARC AURÈLE, *Pensées à moi-même*. 486. Khalil GIBRAN, *Les Cendres du passé et le Feu éternel*. 487. Fernand DIVOIRE, *Introduction à l'étude de la stratégie littéraire*. 488. Alexandre DUMAS, *La Route de Varennes*. 489. Arthur de GOBINEAU, *Les Amants de Kandahar*. 490. David HUME, *Du commerce et du luxe*. 491. Jean-Marc PARISIS, *Renvoi d'ascenseur*. 492. Patrick BESSON, *Zodiaque amoureux*. 493. Sébastien BAILLY, *Le Meilleur des jeux de mots*. 495. PLATON, *Protagoras*. 496. Marcel PROUST, *L'Indifférent et autres textes de jeunesse.* 497. PÉTRONE, *Le Dîner chez Trimalchion*. 498. Alain CRÉHANGE, *L'Anarchiviste et le Biblioteckel*. *Dictionnaire de mots-valises*. 499. Arthur SCHOPENHAUER, *Au-delà de la philosophie universitaire*. 500. Henry David THOREAU, *La Moelle de la vie. 500 aphorismes*. 501. Jérôme LEROY, *Rêve de cristal : Arques, 2064*. 502. Patrick BESSON, *L'Orgie échevelée*. 503. Paul CÉZANNE, *La Peinture couillarde*. *Propos choisis.* 504. Léon PINSKER, *Autoémancipation ! Avertissement d'un Juif russe à ses frères*. 505. Claude CAHUN, *Héroïnes*. 506. VOLTAIRE, *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*. 507. Philarète CHASLES, *Vie de Daniel Defoe*. 508. Emmanuel KANT - Moses MENDELSSOHN, *Qu'est-ce que les Lumières* ? 509. Henry David

THOREAU, *De l’esclavage. Plaidoyer pour John Brown*. 510. VOLTAIRE, *Histoire des croisades*. 511. Patrick BESSON, *La Titanic*. 512. Michel CHEVALIER, *Système de la Méditerranée*. 513. Ambroise VOLLARD, *Le Père Ubu à la guerre*. 514. Car Von CLAUSEWITZ, *Principes fondamentaux de stratégie militaire*.

Pour chaque titre, le texte intégral, une postface,
la vie de l’auteur et une bibliographie.

Carl von Clausewitz

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE STRATÉGIE MILITAIRE

Traduction de l'allemand par Grégoire Chamayou
Texte intégral

Rédigé en 1812 pour la formation militaire du prince de Prusse, ce manuel condense en quelques dizaines de pages les thèses du monumental traité *De la guerre*.
À son élève, Clausewitz (1780-1831) offre une véritable préparation mentale au combat : avant de se battre vraiment, l'apprenti stratège doit s'armer conceptuellement et s'aguerrir par la méditation. Qu'est-ce qu'une tactique ? Un plan de bataille ? Un but de guerre ?
L'officier prussien qui combattit contre la Grande Armée insiste de façon étonnamment moderne sur la dimension psychologique du conflit, accordant une grande place à l'opinion publique et soulignant la nécessité de l'audace, de la fermeté et de la ruse face à l'incertitude et au brouillard de la guerre effective.

Graphisme : off.paris@noos.fr



ISBN 978-2-84205-971-2



49.1871.0.

3€ prix TTC France

MILLE.ET.UNE.NUITS N°514